



# Master of Arts HES-SO en Travail social

## TRAVAIL DE MASTER

# **LGBTphobies systémiques en animation socioculturelle : repenser les pratiques pour une meilleure inclusion des jeunes concerné·e·x·s**

Réalisé par

**Laura Favre**

Sous la direction de  
Professeure Annamaria Colombo,  
Professeure HES ordinaire/Doyenne recherche appliquée et développement  
HETS·FR

Lausanne, le 25 août 2024





Accepté par :

Filière Master of Arts HES-SO en Travail social  
HES-SO Master  
Lausanne, Suisse

Membres du Jury :

Annamaria Colombo, directrice, président·e du jury, professeure HES ordinaire, HES-SO – Haute école de travail social Fribourg  
Marita Hofstetter, expert\_e, collaboratrice scientifique HES-Doctorant\_e, HES-SO – Haute école de travail social Fribourg





**Remerciements :**

Je remercie toutes les personnes qui ont participé à la réalisation de ce travail.

Tout d'abord, je témoigne ma gratitude à toutes les personnes concernées qui ont participé aux entretiens pour leur temps, la confiance accordée, ainsi que pour la richesse de leurs témoignages.

Un grand merci également à ma directrice de Travail de master, Annamaria Colombo pour son accompagnement de qualité tout au long de cette recherche. Ses conseils précieux, son expertise, sa grande disponibilité, sa bienveillance et sa compréhension ont apporté beaucoup de sérénité à ce processus de recherche.

Je tiens aussi à remercier mon expert\_e, Marita Hofstetter, pour sa disponibilité et son investissement.

Enfin, je remercie ma famille pour leur soutien depuis toutes ces années. Je tiens également à remercier ma famille choisie : Julia, Billie, Sylvie et Sarah. Elles ont su me rassurer, me conseiller et m'accompagner, tout en apportant de la bonne humeur et des souvenirs précieux tout du long.

Les opinions exprimées dans ce document n'engagent que son autrice.





## Table des matières

<b>Résumé - Abstract</b> .....	<b>7</b>
<b>Rapport de recherche</b> .....	<b>8</b>
1. Introduction .....	9
2. Problématique et question de recherche .....	11
2.1. Objectifs de la recherche .....	13
3. Revue de littérature, perspectives théoriques et conceptuelles.....	15
3.1. Revue de littérature.....	15
3.2. Cadre théorique .....	18
3.2.1. Sexe, genre, sexualité .....	18
3.2.2. Normes & catégorisation sociale .....	19
3.2.3. Homophobie et transphobie, hétérosexisme et cissexisme, hétéronormativité et cisnormativité.....	20
3.2.4. Les impacts de l'injure, le minority stress et les impacts de l'homophobie chez les jeunes .....	22
3.2.5. Socialisation, socialisation des jeunes et socialisation des jeunes LGBTQIA+ .....	23
3.2.5.1. Socialisation des jeunes .....	23
3.2.5.2. Socialisation des jeunes LGBTQIA+ .....	24
3.2.6. Animation socioculturelle .....	24
4. Méthodologie et démarche empirique.....	27
4.1. Terrain.....	27
4.1.1. Sélection du terrain et échantillon.....	27
4.1.2. Accès au terrain.....	27
4.2. Processus de récolte des données.....	28
4.2.1. La méthode qualitative.....	28
4.2.2. Les entretiens semi-directifs .....	29





4.2.3.	Les approches compréhensives, féministes et queer.....	29
4.3.	Analyse et traitement des données.....	32
4.3.1.	Codage et grilles d'analyse.....	32
4.4.	Respect des principes éthiques de la recherche .....	32
5.	Présentation des résultats de l'analyse.....	34
5.1.	Du sexisme aux LGBTphobies : des lieux d'animation essentiellement pensés pour des jeunes hommes cisgenres et hétérosexuels....	34
5.1.1.	Des espaces qui excluent les filles marqués par la masculinité hégémonique .....	34
5.1.2.	Des espaces marqués par l'ordre hétérocisnormatif .....	37
5.1.3.	Des espaces marqués par l'insulte homophobe, transphobe et sexiste .....	39
5.1.4.	Un rapport aux espaces influencé par la socialisation reçue, différenciée selon le genre, l'orientation sexuelle et/ou affective et l'identité de genre.....	44
5.1.5.	Le sentiment d'appartenance et de protection.....	46
5.2.	Stratégies mises en place.....	47
5.2.1.	Les stratégies individuelles : éviter, s'adapter, ignorer .....	47
5.2.2.	Faire communauté pour se protéger .....	49
5.2.3.	Des espaces pour être soi-même: quand sortir du placard ? .....	50
5.2.4.	Les stratégies visant un changement social : sensibiliser, éduquer, visibiliser.....	51
5.3.	Quels besoins au sein des quartiers ? Quels enjeux pour l'animation socioculturelle ? .....	52
5.3.1.	Besoin de faire communauté et d'affirmer son identité dans des espaces sécurisés.....	52
5.3.2.	Des professionnel·le·x·s de confiance et soutenant·e·x·s.....	55





5.3.3. Formation, ressources et sensibilisation.....	57
5.3.4. Enjeux systémiques et politiques institutionnelles.....	60
6. Conclusion .....	62
6.1. Intérêt de la recherche pour le travail social, perspectives et pistes d'action.....	62
6.2. Auto-évaluation du processus de recherche et limites de la recherche.....	64
7. Bibliographie .....	66
<b>Annexes .....</b>	<b>74</b>





## Résumé - Abstract

Malgré des avancées en matière de droits des personnes LGBTQIA+ ces dernières années en Suisse, de nombreuses tensions prennent encore place dans les espaces publics et politiques. Le milieu scolaire n'est pas épargné, car, selon les statistiques, les élèves LGBTQIA+ vivent davantage de violences et présentent une moins bonne santé mentale que leurs camarades non concerné·e·x·s. Pour répondre à ces enjeux, le Canton de Vaud met en place de nouvelles mesures de lutte contre les LGBTphobies en milieu scolaire. Qu'en est-il des domaines de l'animation socioculturelle ? Ce travail s'intéresse à l'enjeu pour l'animation socioculturelle d'ouvrir des espaces communautaires accessibles et ouverts à toutes les jeunes, tout en évitant que certain·e·x·s d'entre elleux ne vivent des violences ou des discriminations. Grâce à des données qui mettent en avant l'expérience de personnes concernées, on réalise que le traitement de ce sujet par certain·e·x·s travailleuses sociales dénote d'un manque de formation duquel transparaît des pratiques teintées d'hétérocisnormativité. De plus, cela a montré le caractère systémique des LGBTphobies qui demande donc des solutions globales, collectives et transversales. Elles doivent être mises en place par des politiques publiques et institutionnelles, dans le but d'éviter de faire principalement reposer ces responsabilités sur l'initiative individuelle des personnes queer et des travailleuses sociales.

**Mots clés** : LGBTphobie, hétéronormativité, animation socioculturelle, jeunesse, quartier

Despite progress in the rights of LGBTQIA+ individuals in recent years in Switzerland, numerous tensions still arise in public and political spaces. The school environment is not exempt, as statistics show that LGBTQIA+ students experience more violence and have worse mental health compared to their non-LGBTQIA+ peers. To address these issues, the Canton of Vaud is implementing new measures to combat LGBTphobias in schools. But what about the field of sociocultural animation? This study focuses on the challenge for sociocultural animation to open community spaces that are accessible and welcoming to all young people, ensuring no violence or discrimination is experienced. Through analysis of previous experiences, this study highlights that the handling of these situations by social workers reflects a lack of training, leading to practices influenced by hetero-cisnormativity. Furthermore, this research demonstrates the systemic nature of LGBTphobias, which requires global, collective, and cross-sectoral solutions. These solutions must be implemented through public and institutional policies, to avoid placing the primary responsibility on the initiative and individual actions of those affected and social workers.

**Keywords** : LGBTphobia, heteronormativity, sociocultural animation, youth, neighborhood





## Rapport de recherche





## 1. Introduction

Ces dernières années, en Suisse, nous avons vu des avancées en matière de droits des personnes LGBTQIA+. En effet, l'interdiction de la discrimination en raison de l'orientation sexuelle a été acceptée le 9 février 2020, le mariage civil pour toutes et tous est entré en vigueur le 1<sup>er</sup> juillet 2022 et c'est actuellement l'interdiction des thérapies de conversion qui est à l'agenda politique. En 2022, on a également pu se réjouir de l'ouverture de nouveaux postes à l'État de Vaud : Catherine Fussinger a été engagée en tant que déléguée cantonale aux questions LGBTIQ et Caroline Dayer comme déléguée cantonale aux questions d'homophobie et de transphobie dans les lieux de formation.

Malheureusement, ces avancées s'accompagnent très souvent de tensions, de l'espace public<sup>1</sup> à l'espace politique<sup>2</sup>, mais également dans le milieu scolaire où les élèves LGBTQIA+ vivent plus de violences que les élèves non concerné·e·s. Les statistiques le montrent : « les élèves dont l'orientation affective et sexuelle n'est pas exclusivement hétéro sont davantage la cible de harcèlement-intimidation que leurs camarades. Le risque se révèle 5 fois plus élevé au secondaire I (Lucia et al., 2017), alors qu'au secondaire II (Udrisard et al., 2022), il est 4,5 fois plus grand pour les garçons non hétéro. Les filles non hétéro encourent, elles, 4 fois plus de risque d'agressions sexuelles. Les jeunes trans\* rapportent une plus mauvaise santé générale que leurs camarades (36 % versus 12 %), des troubles psychosomatiques récurrents (82 % versus 60 %) et des symptômes dépressifs plus fréquents (67 % versus 39 %) (ibid.) » (Dayer, 2022, pp. 1-2). L'autrice ajoute que « [les violences] ont des répercussions sur les processus de socialisation et les parcours de formation, sur l'estime de soi et la santé (notamment des taux de tentatives de suicide plus élevés) » (Dayer, 2022, p. 2). Selon les statistiques recensées par le Canton de Vaud, les jeunes personnes qui ne s'identifient pas comme hétérosexuelles (...) sont entre deux et cinq fois plus à risque de faire une tentative de suicide que leurs camarades (État de Vaud, 2021).

Ce climat homophobe et transphobe chez les jeunes est le reflet d'une société où les orientations sexuelles et les identités de genre qui s'écartent de la norme hétérosexuelle et cisgenre sont encore difficilement acceptées. Afin de répondre à ces problématiques, « le Canton de Vaud a développé un plan d'action de prévention et de traitement de l'homophobie et de la transphobie dans les lieux de formation » (Dayer, 2022, p. 3).

Les thématiques LGBTQIA+ sont donc davantage prises en compte à l'école, aujourd'hui. Je constate néanmoins que ce n'est pas autant le cas dans les lieux d'animation socioculturelle, où j'ai

---

<sup>1</sup> En 2022, 134 agressions et discriminations ont été signalées à la LGBTIQI-helpline (RTS, 17 mai 2023).

<sup>2</sup> A chaque votation en faveur des droits LGBTQIA+, des partis de l'extrême-droite conservatrice comme l'UDC et l'UDF ont mené des actions contre ces droits.





pu fréquemment assister à des manifestations de LGBTphobies. Je travaille depuis plusieurs années en tant qu'animatrice socioculturelle au sein d'un quartier lausannois. C'est un quartier à grande mixité sociale où se côtoient des personnes aux statuts socio-économiques très différents et aux nationalités multiples. Les animateurices socioculturel·le·x·s de quartier mènent des actions variées, telles que la coordination de projets, l'organisation de fêtes de quartier, l'accompagnement des projets de l'association de quartier, l'accueil libre, l'accompagnement social et administratif auprès d'habitant·e·x·s, etc.

Je ainsi tenté de comprendre la façon dont sont vécues les manifestations de LGBTphobies par les jeunes LGBTQIA+ au sein de quartiers romands et saisir les stratégies mises en place par ces jeunes pour faire face à ces manifestations de LGBTphobies ; de saisir leurs besoins en matière d'accompagnement, de soutien social et d'accessibilité aux espaces sociaux de leur quartier ; d'identifier des pistes d'action à mettre en place au sein des structures d'animation socioculturelle pour répondre aux besoins de ces jeunes et réduire les manifestations de LGBTphobies au sein des quartiers.

Ce travail de master est structuré en cinq chapitres principaux. Le premier chapitre est consacré à la problématique et à la question de recherche. J'y décris le contexte duquel mes questionnements sont apparus, le contexte actuel pour les jeunes personnes LGBTQIA+ et celui de l'animation socioculturelle, ainsi que ma question de recherche et les objectifs de la recherche. Dans le deuxième chapitre, je propose une revue de littérature sur les écrits existants autour de thématiques pertinentes pour ce mémoire, telles que l'homophobie et l'animation socioculturelle, l'homophobie et les quartiers ainsi que l'homophobie en milieu scolaire. Je présente ensuite les perspectives théoriques et conceptuelles que j'ai mobilisé. Le troisième décrit la méthodologie de la recherche. Le quatrième chapitre est consacré à la présentation des résultats de l'analyse. Enfin, le dernier chapitre met en lumière l'intérêt de la recherche pour le travail social, les perspectives et les pistes d'action, ainsi qu'une auto-évaluation du processus de recherche et les limites de la recherche.





## 2. Problématique et question de recherche

Les questionnements qui m'intéressent pour mon Travail de master sont d'abord apparus durant les accueils libres ouverts aux jeunes, aux enfants et aux familles. Au gré des observations que j'ai faites sur mon terrain, j'ai fait le constat de propos et d'insultes homophobes et transphobes venant des jeunes – principalement de préadolescent·e·x·s et d'adolescent·e·x·s durant ces accueils – tels que « sale pédé », « il faut les brûler », « c'est contre nature », « berk, des lesbiennes », etc. Certains parents tiennent également des propos LGBTphobes, comme « je préfère que mon fils soit malade que gay ». Je précise également qu'aucun·e·x jeune fréquentant le centre ne s'est affirmé·e·x LGBTQIA+ depuis que j'ai commencé à y travailler en 2019. La question de l'homophobie et de la transphobie revient également souvent dans les groupes de travail composés d'animatrice·s travaillant dans des centres socioculturels ou des maisons de quartier de régions différentes.

Au fil de ses études auprès de jeunes de 15 à 20 ans issus de milieux cités d'habitat social de la banlieue parisienne et dans des villages à cheval sur les régions Centre et Pays de la Loire, Isabelle Clair en ressort ce même constat d'hétéronormativité ambiante : « je me concentrerai sur une lame de fond qui, d'hier à aujourd'hui, des banlieues parisiennes aux villages étudiés, persiste à organiser les relations sociales en dépit de leurs évolutions et différences : l'ordre hétérosexuel. L'hétéronormativité est sa règle ; l'existence de groupes de sexe (hommes/garçons et femmes/filles), séparés et hiérarchisés, sa principale manifestation. Sur mes terrains d'enquête, cet ordre s'actualise de nombreuses façons, et notamment au travers de deux figures régulièrement convoquées dans les propos que les jeunes échangent entre eux ou avec moi : la « pute » et le « pédé » » (Clair, 2012, pp. 68-69).

Quant à Caroline Dayer, elle explique que les insultes homophobes – et globalement toutes sortes de violences fondées sur la triade sexe, genre et sexualité (Dayer, 2014c ; Dorlin, 2008) – vont cibler les jeunes personnes queer<sup>3</sup>, mais aussi ceux qui sortent de l'hétéronormativité, c'est-à-dire toute personne s'écartant des normes construites de la féminité et de la masculinité (2017). De surcroît, il s'avère que l'hétéronormativité est partout et tous les jours. Clair raconte par exemple que

les copains s'inquiètent et se rassurent mutuellement de leur respectabilité sexuelle. Humour, forfanterie et sarcasmes se multiplient au gré des journées ou des soirées

---

<sup>3</sup> Queer est un terme qui comprend toutes les orientations sexuelles et affectives et les identités de genre. Il se réfère également à un mouvement qui rejette les normes hétérosexuelles et cisgenre et qui célèbre les marges sexuelles et de genre. Le mot queer signifie « bizarre » et est à l'origine utilisé comme une insulte envers la communauté LGBTQIA+. La communauté s'est réappropriée le terme par renversement de stigmatisme (Alessandrin, 2018, p. 120).





passées ensemble. Le moindre geste est interprétable comme un geste dévirilisant, et le contact physique comme un contact potentiellement sexuel (2012, p. 71).

C'est précisément ce que j'observe dans les interactions entre jeunes au centre d'animation. On peut entendre des insultes ciblées contre la communauté LGBTQIA+, mais également des insultes qui pointent un copain dont le geste ne serait pas assez masculin ou qui jouerait à un jeu avec des filles, par exemple. L'insulte LGBTphobe devient alors une norme et perd parfois presque de sa visée initiale en étant répétée de manière ordinaire. Dayer précise à ce sujet que l'insulte agit, même lorsqu'elle n'est pas formulée, produisant ainsi un cadre normé auquel les personnes sont soumises ainsi qu'un sentiment d'insécurité (2017, p. 20).

Cela crée un climat hostile pour les personnes LGBTQIA+ et impacte leur santé mentale. En effet, l'adolescence est une étape qui peut être particulièrement difficile et marquante. Les personnes queer sont en outre plus à risque de vivre du « [minority stress ou du] stress minoritaire du fait de leur appartenance à des groupes sexuels minoritaires socialement stigmatisés » (Goyer & Blais, 2015, p. 2, Meyer, 1995, 2003). Selon le modèle du stress minoritaire de Meyer, « les disparités face à la santé mentale sont dues à une exposition accrue des personnes LGBT au stress, en raison de la stigmatisation, des préjugés et de la discrimination qu'elles subissent » (Udrisard, Stadelmann & Bize, 2022, p. 22). Il s'agit donc d'un stress vécu spécifiquement par les personnes issues de groupes dits minorisés, dont les personnes LGBTQIA+. Les personnes issues de groupes dits dominants n'éprouvent pas ce stress.

Se pose alors la question de l'accessibilité des espaces communautaires de quartier rattachés à l'animation socioculturelle qui sont supposés être des lieux d'accueil ouverts à toutes et des actions entreprises et à entreprendre pour répondre aux missions de l'animation socioculturelle.

Selon la charte romande de l'animation socioculturelle (Federanim, 2018), « l'animation socioculturelle promeut des actions sociales et culturelles au service de la collectivité. Elle vise à améliorer le vivre ensemble, la participation et la citoyenneté. Elle défend la qualité de vie des individus et de la population dans son ensemble en soutenant l'expression de leurs désirs, de leurs besoins et de leurs droits. Au travers de son action, elle organise et soutient des activités afin de mobiliser des groupes et des populations en vue d'un changement social. L'animation socioculturelle participe au développement et au renforcement des compétences des individus. Elle se construit par la libre adhésion des publics à ses actions. L'animation socioculturelle facilite les liens entre les





différents groupes sociaux et favorise l'intégration et la solidarité. De plus, elle encourage les prises de conscience d'identités collectives et valorise la diversité » (Federanim, 2018, p. 2).

En comparant les missions de l'animation socioculturelle avec les réalités rencontrées sur le terrain, je note qu'il existe un écart conséquent du fait des contextes hostiles pour les publics LGBTQIA+. Pourtant – les statistiques le montrent bien, puisqu'à l'école, « un·e élève sur six ne s'identifie pas comme hétéro (ibid.) (Dayer, 2022, p. 2) – les animateur·ices sont amené·e·x·s à travailler avec des jeunes LGBTQIA+, parfois sans le savoir, certain·e·x·s jeunes n'ayant pas encore fait leur coming-in<sup>4</sup> ou ne pouvant pas affirmer leur identité dans ces espaces. En effet, comme l'explique Dayer, dans le cas de l'école, nombre de jeunes dissimulent leur orientation sexuelle et affective ou leur identité de genre pour échapper à la stigmatisation (2022). Cela mène à une invisibilisation de leur identité et de la problématique, « les empêche d'exister et de développer leurs compétences » (Dayer, 2022, p. 2).

Nous avons vu que le Canton de Vaud met en place de nouvelles mesures de lutte contre l'homophobie et la transphobie en milieu scolaire. Qu'en est-il plus précisément des professions du travail social, et plus particulièrement de l'animation socioculturelle ?

Plus spécifiquement, ce travail s'intéresse à l'enjeu pour l'animation socioculturelle d'ouvrir des espaces accessibles et ouverts à toutes les jeunes, tout en évitant que certain·e·x·s d'entre eux ne vivent des violences ou de la stigmatisation.

En partant des missions de l'animation socioculturelle et dans le but de proposer un accompagnement égalitaire à tous les publics, ma question de départ est :

« En quoi l'animation socioculturelle peut-elle contribuer à prévenir les effets des manifestations de LGBTphobies vécues par les jeunes LGBTQIA+ au sein des quartiers ? »

## 2.1. Objectifs de la recherche

- Comprendre la façon dont sont vécues les manifestations de LGBTphobies par les jeunes LGBTQIA+ au sein de quartiers romands et saisir les stratégies mises en place par ces jeunes pour faire face à ces manifestations de LGBTphobies.

---

<sup>4</sup> « Le coming out, c'est avouer son homosexualité aux autres. Mais avant cela, il y a le coming in, une sorte de chemin intérieur (souvent long et sinueux) pour admettre puis accepter son homosexualité » (Question Q, 2021).





- Saisir leurs besoins en matière d'accompagnement, de soutien social et d'accessibilité aux espaces sociaux de leur quartier.
- Identifier des pistes d'action à mettre en place au sein des structures d'animation socioculturelle pour répondre aux besoins de ces jeunes et réduire les manifestations de LGBTphobie au sein des quartiers.





## 3. Revue de littérature, perspectives théoriques et conceptuelles

### 3.1. Revue de littérature

Afin d'élaborer la revue de littérature utile de mon mémoire, j'ai d'abord exploré les écrits existants autour des thématiques suivantes : homophobie et animation socioculturelle, homophobie et quartiers, ainsi qu'homophobie en milieu scolaire.

J'ai réalisé qu'il existait peu de littérature scientifique sur l'homophobie dans les lieux d'animation socioculturelle. J'ai cependant découvert différents articles, notamment d'Yves Raibaud, qui concernent davantage les rapports sociaux de sexe et les inégalités de genre dans le champ de l'animation socioculturelle. Il explique tout d'abord que les textes relatifs à l'animation socioculturelle ont pendant longtemps été écrits au masculin, que les filles sont les grandes absentes dans les centres d'animation (Raibaud, 2007), mais il affirme également que les activités proposées étant genrées, l'animation socioculturelle contribue à la (re)production des rôles de genre (Raibaud & Gillet, 2006).

Un autre article de Raibaud, écrit à quatre mains avec Ayril, propose d'ailleurs une analyse de la « fabrique des garçons » (2014, p.1). Iels montrent, dans un premier temps,

que les comportements rétifs, turbulents, voir violents de certains garçons peuvent mener les animateurices à les accompagner dans des activités<sup>5</sup> qui produisent certaines formes de masculinités au détriment d'activités mixtes. Cette posture renforce ainsi une vision de la masculinité comme une norme à laquelle il est difficile de se soustraire et produit alors « virilisme, sexisme et homophobie (2014).

Dans un second temps, les auteurices proposent une lecture nuancée du phénomène qui serait « trop déterministe ». Si iels s'accordent à dire que les centres de loisirs participent, même de manière implicite, au maintien des rôles de genre et à l'hétéronormativité, iels rendent aux garçons une certaine agentivité. C'est-à-dire qu'ils ont la capacité d'agir sur leur propre existence : « loin d'être des spectateurs passifs de leur formatage, les garçons sont acteurs de cette construction » (Ayril & Raibaud, 2014, p.1).

Les auteurices montrent que les garçons qui ont moins d'intérêt pour les activités dites « viriles » peuvent réussir – grâce à leur position masculine – dans des domaines dits « féminins » qui sont souvent moins concurrentiels. Cela « complexifie la « classe des garçons » », dans le sens où ceux

---

<sup>5</sup> « Sports virils, culture rap/rock, jeux guerriers, cyberspace fantastique et violent » (Ayril & Raibaud, 2014, p. 1).





qui ont moins de capital culturel joueraient plus le jeu de la masculinité (Marro, 2010, cité dans Ayrat & Raibaud, 2014, p. 2), tandis que ceux qui en ont davantage (Voléry et Derasse, cité-e-s dans Ayrat & Raibaud, 2014, p. 2) se détachent de ces codes de la masculinité pour découvrir des activités plus variées, « y compris celles qui sont habituellement présentées comme proches de sexualités non-conformes pour les garçons (danse, arts plastiques, théâtre) » (p. 2). Ainsi, s'éloigner des normes masculines engendre du sexisme<sup>6</sup>, car « tout garçon qui, à un moment ou un autre, se sent dépassé par les normes masculines en usage, et malgré leur grande variété, court le risque du décrochage de la communauté des pairs et les sanctions qui en découlent : mise à l'écart, harcèlement, persécution » (Thomas et Espineira, dans le volume 1, cité-e-s dans Ayrat & Raibaud, 2014, p. 2), comme nous l'avons d'ailleurs vu avec les travaux de Dayer cités dans ma problématique.

En ce qui concerne les recherches effectuées pour la dimension quartier, je suis davantage tombée sur des articles qui analysent la ville à partir d'une approche par les espaces et la géographie (de l'homosexualité et de l'homophobie). Selon Alessandrin et Raibaud, une telle approche « propose une autre façon de penser l'homophobie et les homosexualités » (2013, p. 23). La visibilité des espaces formés par la marge<sup>7</sup> met en lumière, d'une part, la manière dont ces espaces sont créés « en opposition à la norme dominante » (p. 24), et d'autre part, « des lieux qui se pensent neutres et qui sont, de fait, hétérosexistes<sup>8</sup> : stades, terrains de sport d'accès libre, lieux de répétition des musiques actuelles, centres culturels subventionnés qui programment des chanteurs et des groupes ouvertement sexistes et homophobes (...) » (p. 24). Je trouve que ces notions sont intéressantes, car elles mettent en exergue l'hétérosexisme de certains lieux qui sont pourtant censés être publics : ces espaces censés être ouverts à toutes les publics sont en réalité plus ouverts aux personnes ayant une orientation sexuelle et/ou affective ou une identité de genre considérée dans la norme. Pour autant, « la ville ne se limite pas à un espace public : habiter la ville c'est aussi bénéficier de services dont elle est responsable » (Alessandrin & Dagorn, 2020). Les auteurices évoquent des pistes d'analyse sur « le couple discriminations – villes ». La police municipale (Jobard

---

<sup>6</sup> Vision des rapports de genre selon laquelle « Le masculin est considéré comme supérieur au féminin » (Delebarre & Genon, 2013, p. 27).

<sup>7</sup> « Bars et quartiers gays des grandes capitales, territoires fragiles des lesbiennes à Paris, plages, espaces militants des associations, sortie collective du placard que représentent les marches des fiertés, aussi appelées lesbian et gay prides » (Alessandrin et Raibaud, 2013, p. 24).

<sup>8</sup> Représentation sociale selon laquelle « L'hétérosexualité est considérée comme supérieure à l'homosexualité » (Delebarre & Genon, 2013, p. 27).





; 2012), l'habitat (Belqasmi, 2007), les transports publics (Dagorn et Alessandrin, 2018), l'emploi (Meziani, 2014), les services de sports (Liotard, 2017), les loisirs (Amsellem-Mainguy, Porte et Cortesero, 2018), ou bien encore la culture (Bord, 2018) sont autant d'espaces censés être au service de la population, mais qui reproduisent des discriminations de toutes sortes. Ces pistes d'analyse me permettent de faire le lien avec mes questions sur l'accès aux lieux d'animation socioculturelle, qui sont également des services fournis par des villes à la population qui y vit, mais aussi potentiellement des « lieux évités », qui se traduiraient par l'évitement de lieux dans lesquels les personnes concernées pourraient vivre des discriminations, « la menace de la stigmatisation apparaît[ssant] comme une épée de Damoclès, un toujours-là menaçant » (Alessandrin, Dagorn & Charasse, 2020).

Cette notion d'épée de Damoclès me permet de faire la transition sur les LGBTphobies en milieu scolaire. En effet, il y a de nombreux travaux réalisés sur cette thématique, et les politiques de lutttes contre les LGBTphobies à l'école commencent à apparaître de plus en plus ces dernières années, comme je le montrais dans ma problématique. Les travaux menés par Caroline Dayer, autant dans ses recherches que sur le terrain à l'État de Vaud, en sont un bon exemple.

Dans le milieu scientifique, il existe des articles sur « l'impact de l'hétérosexisme et de l'homophobie sur la santé et la qualité de vie des jeunes gays, lesbiennes et bisexuel·les en Suisse » (Häusermann, 2014), ou plus précisément en milieu scolaire : « l'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires » (Chamberland, s.d.), « Jeunes de minorités sexuelles victimes d'homophobie en milieu scolaire : quels facteurs de protection ? » (Petit, Chamberland, Richard, & Chevrier, 2012).

Il existe également de nombreux outils à l'attention des professionnel·le·x·s qui travaillent auprès des jeunes avec des « guides d'intervention » (Chamberland, s.d.) ou de bonnes pratiques (Fondation Agnodice, 2022), du matériel pédagogique ou de sensibilisation mis à disposition par les associations telles que Vogay.

Nous voyons donc qu'un travail énorme est réalisé, tant dans l'idée d'instaurer des bonnes pratiques pour les professionnel·le·x·s, que dans le milieu scolaire. On peut également voir que les questions d'homophobie dans la ville ou les quartiers sont traitées dans plusieurs écrits scientifiques. Cependant, au sein des espaces d'animation, les questions sont aujourd'hui de plus en plus traitées d'un point de vue du genre, mais il n'y a que très peu de littérature sur les LGBTphobies et l'hétérocisnormativité dans les lieux d'animation socioculturelle. Il manque également globalement





de ressources pour les centres d'animation qui n'intègrent encore que trop peu les réflexions autour des thématiques LGBTQIA+.

### 3.2. Cadre théorique

Mon cadre théorique contient des concepts en lien avec les questions LGBTQIA+, la jeunesse et l'animation socioculturelle. Il m'a permis de poser un cadre d'analyse pour ma question de départ et la phase empirique de la recherche.

Tout d'abord, je propose une grille d'analyse de concepts théoriques en lien avec les questions LGBTQIA+ principalement issus de l'ouvrage « Sous les pavés, le genre » de Caroline Dayer (2017) qui expose sur questions de genre, de jeunesse et d'homophobie. J'expose ensuite le concept de socialisation des jeunes, en mettant principalement l'accent sur les jeunes LGBTQIA+. Finalement, j'explique des concepts en lien avec l'animation socioculturelle.

#### 3.2.1. Sexe, genre, sexualité

Afin de comprendre les LGBTphobies, il convient tout d'abord de définir le sexe, le genre et la sexualité. Tout d'abord, le sexe est assigné à la naissance selon les organes génitaux externes (Alessandrin, 2018). Dans la perspective essentialiste, il existerait deux sexes, mâle et femelle, qui seraient par essence différents et expliqueraient des comportements dits féminins et masculins de manière biologique. Parini développe que

si par essentialisme nous entendons que femmes et hommes possèdent des attributs essentiels qui découlent de leur biologie et qui sont actifs dans les rapports sociaux, nous sommes dans ce que Sayer (1997) appelle « *strong essentialism* », c'est-à-dire une forme de biologisme selon lequel les caractéristiques biologiques seraient la cause linéaire et déterministe de certains comportements sociaux ou déterminations sociales. (...) Cela masque les processus de construction sociale de l'être féminin et masculin et les rapports de pouvoir qui les sous-tendent (2007, p. 3).

Dayer précise qu'à cette opposition entre mâle et femelle s'ajoute une hiérarchisation où le mâle est vu comme supérieur à la femelle. C'est ce qu'elle appelle la « bicatégorisation hiérarchisante » (2017, p. 17) et qu'elle explique comme des catégories que l'on divise par deux, le terme désigné en premier ayant des avantages et des privilèges sur le deuxième (2017), « par exemple, les termes constituant la création de l'opposition homme/femme ou masculin/féminin ou hétérosexuel·le·s/homosexuel·le·s ou blanc/noir ou riche/pauvre ne bénéficient pas de la même valorisation (Dayer, 2017, p. 18).





Cependant, on voit qu'il existe bien plus de subtilité à cette binarité. Comme l'explique d'ailleurs Dorlin : « cela ne signifie pas que toute classification est impossible, mais que, si nous prenons en compte l'ensemble des niveaux de sexuation (physiologique, anatomique, chromosomique), il existe bien plus que deux sexes (mâle/femelle) » (citée dans Dayer, 2017, p. 40). Cela se confirme par ailleurs par l'intersexuation qui « est un terme générique utilisé pour couvrir un vaste groupe de personnes dont les caractéristiques sexuelles ne correspondent pas aux "normes" typiques et binaires masculines ou féminines » (Amnesty International, s.d.). Enfin, Dayer cite Fausto-Sterling qui met en avant la décision sociale d'une société de catégoriser des personnes en homme ou femme. Selon elle, « ce sont l'idéologie et la culture qui imprègnent les connaissances relatives au sexe » (2017, p. 42).

Le genre désigne la construction sociale du masculin et du féminin à un moment donné et dans un contexte donné. Il « renvoie à l'ensemble des attributs et conduites qui vont être assignés aux personnes identifiées comme mâle ou femelle » (Dayer, 2017, p. 47). Les rôles de genre se réfèrent aux rôles et aux activités que la société donne aux femmes et aux hommes selon leur appartenance à la catégorie femelle ou mâle. On retrouve ces attributions à des rôles dans tous les pans de la société : à la maison, dans l'espace public, au travail, à l'école ou dans les relations (2017). L'identité de genre exprime le genre ressenti d'une personne. « Elle se réfère [donc] au fait de se sentir homme, femme, les deux, ni l'un ni l'autre ou de refuser de rentrer dans ce dualisme » (Dayer, 2017, p. 48). L'expression de genre se réfère à ce qu'une personne exprime à travers son apparence, ses comportements, la manière de s'habiller, de parler, etc.

La sexualité désigne « une myriade de facettes » (Dayer, 2017, p. 54). On peut en effet parler de pratiques sexuelles, d'expériences sexuelles, mais aussi d'imaginaire et d'orientations sexuelles. De plus, l'orientation sexuelle ne se limite pas uniquement à l'hétérosexualité et à l'homosexualité. Il existe une multitude d'orientations sexuelles, qui ne sont d'ailleurs pas forcément en lien avec la sexualité, puisqu'on peut par exemple nommer l'asexualité (Dayer, 2017).

### 3.2.2. Normes & catégorisation sociale

Une norme existe toujours selon un contexte social. Elle n'est pas naturelle, mais construite selon un contexte donné et se modifie selon les périodes. Les normes définissent ce qui est perçu comme « normal » ou « anormal ». Si nous pouvons les intérioriser, nous pouvons également les modifier (Dayer, 2017).

Isabelle Clair ajoute que les normes sont transmises dans les différents espaces de socialisation. C'est là que se transmet ce qui est considéré comme « normal » ou « anormal » par le groupe social





auquel on appartient. Ce sont aussi les normes qui définissent les « pratiques » ou les « identités ». Dès lors que l'on s'éloigne de ces normes, on risque d'être sanctionné·e·x pour nous rappeler que l'on s'en écarte (2011, pp. 83-84). Dayer explicite d'ailleurs cette notion en prenant l'exemple de la « police du genre », en articulant les notions sexe-genre-sexualité : « la police du genre attend d'une personne assignée femelle à la naissance (sexe) qu'elle remplisse les rôles (rôle de genre) qui soi-disant lui correspondent, qu'elle se sente femme (identité de genre) et soit « féminine » (expression de genre) » (Dayer, p. 51).

En psychologie cognitive, la catégorisation sociale est une classification mentale des informations que l'on reçoit, dans l'idée de simplifier la quantité d'information reçue en regroupant, dans des catégories construites sur la base de critères comme l'« aspect physique » ou la « fonction », le semblable et en dissociant le différent. Ce qui se retrouve dans les mêmes catégories se ressemble en effet sur certains points, mais a tout de même un grand nombre de différences, qui ne sont pas prises en compte. La psychologie sociale a utilisé la catégorisation pour étudier les relations sociales. On classe également les individus selon leur appartenance à un groupe et on met en avant le caractère semblable ou différent de l'individu en rapport avec nous-mêmes. Lorsqu'il est classé comme « différent », on constate un rapport plus négatif avec l'individu (Salès-Wuillemin, 2006, pp. 11-14). C'est là qu'apparaissent « les mécanismes de rejet » (Dayer, 2017, p. 20).

Cela me permet de définir les stéréotypes, qui sont les « croyances concernant les caractéristiques des membres d'un exogroupes », en d'autres termes, du groupe externe au groupe duquel un individu fait partie. Les stéréotypes peuvent être positifs comme négatifs, mais deviennent problématiques lorsqu'il y a « généralisation abusive » (Dayer, 2017, p. 21). Le préjugé, généralement négatif, est défini comme « une prédisposition à réagir défavorablement à l'encontre d'une personne sur la base de son appartenance à une classe ou à une catégorie de personnes » (Gergen, Gergen et Jutras, 1981, cité·e·s dans Légal et Delouée, 2015). C'est donc un ressenti. Enfin, la discrimination est un « comportement négatif non justifiable produit à l'encontre des membres d'un groupe donné » (Légal et Delouée, 2015).

### 3.2.3. Homophobie et transphobie, hétérosexisme et cissexisme, hétéronormativité et cisnormativité

Dans un texte de Charlebois (2011), l'homophobie, concept plus connu et populaire que l'hétérosexisme et l'hétéronormativité, se définit par les attitudes négatives à l'encontre des personnes non hétérosexuelles. On y trouve une liste descriptive d'actions homophobes, déterminée dans un rapport sur l'homophobie (2007) :





Dans sa forme la plus violente, l'homophobie s'exprime par des violences physiques et peut dégénérer, de la bousculade, du passage au tabac, jusqu'au viol et même au meurtre. Dans une forme plus quotidienne, elle se traduit par des réactions, avouées ou non, de rejet, d'exclusion : injures verbales ou écrites, moqueries, humiliations, harcèlement, refus de service, dégradations de biens et discriminations. Elle se manifeste dans tous les domaines de la vie : famille, amis, entourage, voisinage, travail, collège, services, administrations, lieux publics (Charlebois, 2011, p.120).

L'homophobie est un concept qui ne fait pas l'unanimité dans les milieux de la recherche, car selon certain·e·x·s, il serait psychologisant et réducteur de par son caractère lié à la crainte (Chamberlan, 2019). La transphobie peut se définir, à l'instar de l'homophobie, par toute attitude négative ou manifestations de discrimination à l'encontre des personnes trans ou des questions en lien avec les transidentités. Il est important de préciser que les personnes trans ne sont à ce jour pas protégée comme les personnes LGBT par l'« Interdiction de la discrimination et de l'incitation à la haine en raison de l'orientation sexuelle » inscrite au code pénal.

L'hétérosexisme est le fait de hiérarchiser les sexualités, l'hétérosexualité étant valorisée et considérée comme supérieure aux sexualités non hétérosexuelles qui sont, elles, infériorisées (Chamberlan, 2019). Chamberlan le définit également comme la « reproduction de l'ordre social des sexualités » (2019), à l'instar du sexisme qui peut être défini comme la « reproduction de l'ordre social des sexes » (2019). Dans cette perspective, l'hétérosexisme découle donc du sexisme. C'est d'ailleurs ce que Charlebois décrit, en se basant sur Rubin : « le mythe de l'ordre naturel, lorsqu'on l'examine de près, prend le visage de celui de la destinée hétérosexuelle selon lequel chaque homme et chaque femme sont fondamentalement faits l'un pour l'autre, ce qui du coup sous-tend l'idée de différence des sexes, de division sexuelle des tâches et d'infériorisation des femmes » (Rubin, 1998 cité dans Charlebois, 2011, p. 127). Le concept d'hétérosexisme est privilégié au concept d'homophobie par plusieurs auteurices, car il permet de mettre en avant le fait que ce sont les « rapports sociaux et les structures qui reproduisent les inégalités sexuelles » (Chamberlan, 2019). Enfin, les auteurices qui ont défini l'hétérosexisme s'accordent à mettre en avant les « dimensions idéologique, institutionnelle, politique et structurelle soutenant la hiérarchie des orientations sexuelles » (p. Charlebois, 2011, p. 130), ce qui est, selon moi, important à retenir puisque cela permet de penser cette problématique de manière collective et publique et non plus individuelle et privée. On parle de cissexisme pour évoquer la hiérarchisation des identités de genre favorisant les personnes cisgenres, c'est-à-dire les personnes dont l'identité de genre correspond au sexe assigné à la naissance, par rapport aux personnes transgenres.





Quant à l'hétéronormativité, elle place l'hétérosexualité comme une norme naturelle. Fidolini la décrit « comme l'ensemble de relations, actions, institutions et savoirs qui constituent et reproduisent l'hétérosexualité comme « normale », souhaitable, voire naturelle. Elle désigne donc le modèle hégémonique des rapports de genre, qui postule la complémentarité asymétrique des sexes et la primauté de l'hétérosexualité, à travers l'essentialisation des catégories de masculin et féminin, et en présupposant la concordance nécessaire entre genre (masculin, par exemple), sexe (mâle) et désir sexuel (envers la femme) » (Fidolini, 2019, p. 4). Lorsqu'on veut faire référence à l'idée selon laquelle la cisidentité est la « norme naturelle », on parle de cisnormativité.

### 3.2.4. Les impacts de l'injure, le minority stress et les impacts de l'homophobie chez les jeunes

Selon Dayer (2017), l'insulte a plusieurs impacts. Elle met les personnes insultées dans des cases infériorisées, et bien entendu, « elle a le pouvoir de blesser et d'affecter la construction identitaire » (Dayer, 2017, p. 29). Lorsqu'on se fait insulter, on comprend qu'on est associé à l'exogroupe.

Dayer (2017) développe également le caractère individuel et collectif de l'insulte, car, qu'elle soit faite à une personne ou à un groupe, elle a toujours, dans le même temps, une incidence individuelle et collective.

Quant au minority stress, il

fait ressortir le stress permanent que vivent des personnes en raison de leur rattachement à un groupe qui est la cible de discrimination individuelle comme sociétale ainsi que les conséquences sur la santé physique et psychique qui s'ensuivent [Dayer, 2012], comme le décrochage scolaire [Chamberland, 2010], la dépression ou le suicide par exemple (Dayer, 2017, p. 31).

Enfin, les LGBTphobies provoquent de nombreux effets négatifs chez les jeunes personnes queer. Dans l'article de Delebarre & Genon, on peut lire les effets suivants : « un sentiment de culpabilité et de honte [ainsi que] l'installation d'une identité négative (...) [qui] peut se manifester par une perte d'estime de soi, une dévalorisation, voire un rejet de soi-même et des autres homosexuel·le·s (homophobie intériorisée) » (2013, p. 28). À cela peut également s'ajouter, un repli sur soi, l'isolement et la rupture avec l'entourage, ce qui engendre des situations d'échec scolaire et de précarisation sociale (Delebarre & Genon, 2013, p. 28). Enfin, « l'anxiété, le stress, des épisodes dépressifs, des idéations suicidaires (voire des passages à l'acte), un usage important de produits





psychoactifs ou encore des prises de risque sexuel » (Delebarre & Genon, 2013, p. 28) sont également des effets de l'homophobie. Enfin, les autrices expliquent qu'il y a plus de difficultés d'accès aux soins pour les personnes LGBTQIA+. Ceci est dû à l'hétérocisnormativité des systèmes de soins, aux craintes de faire son coming out auprès du personnel de santé, par peur de vivre des discriminations (2013). « Pour ne pas avoir à affronter des situations de malaise ou de discrimination, certaines personnes vont développer différentes stratégies d'évitement : renoncement aux soins, recours à l'automédication ou recherche de diagnostics sur Internet, peu sûrs » (Delebarre & Genon, 2013, p. 28).

### 3.2.5. Socialisation, socialisation des jeunes et socialisation des jeunes LGBTQIA+

Castra définit la socialisation comme « les mécanismes de transmission de la culture ainsi que la manière dont les individus reçoivent cette transmission et intériorisent les valeurs, les normes et les rôles qui régissent le fonctionnement de la vie sociale » (2010). En d'autres termes, il s'agit de la façon dont les individus se construisent tout au long de leur vie, par l'apprentissage des normes, des comportements, des règles de la société dans laquelle ils évoluent. Elle dure toute la vie. Il existe d'ailleurs deux types de socialisation : la socialisation primaire et la socialisation secondaire.

Tout d'abord, la socialisation primaire a lieu lorsque l'individu est enfant. Au sein de la famille, de l'école et auprès « de manière plus informelle à travers le groupe des pairs » (Castra, 2010). Ensuite, il y a la socialisation secondaire, qui continue au sein des lieux comme « le travail, les associations, les partis politiques. (...) Chaque individu est ainsi socialisé aux différents rôles sociaux et aux statuts qui seront les siens au cours de sa vie » (Castra, 2010).

#### 3.2.5.1. Socialisation des jeunes

Les adolescent·e·x·s ont des espaces de socialisation qui sont propres à cette période de leur vie : « relations familiales, amicales ou amoureuses, vie scolaire ou insertion professionnelle, valeurs, politique, religion ou loisirs » (Coslin, 2007). Ils sont dans une période de transition, de rupture avec leurs parents, voire de crise. Cet éloignement de la cellule familiale les amène à investir dans les relations amicales qui deviennent encore plus importantes que durant l'enfance. Les amitiés ou relations amoureuses sont également vues comme des relations choisies, alors que la famille est imposée (Coslin, 2017).

Enfin, les adolescent·e·x·s contestent souvent les valeurs transmises par les parents. En effet, rompant avec l'ordre parental et social, l'adolescent cherche à se différencier tant au niveau des valeurs sociales que morales, religieuses ou politiques. Les valeurs défendues par les





jeunes restent [toutefois] très traditionnelles : la famille, l'amitié, le travail et l'amour sont ainsi quasi unanimement mis en avant par les adolescents du XXI<sup>e</sup> siècle (Coslin, 2007).

### 3.2.5.2. Socialisation des jeunes LGBTQIA+

La famille choisie est particulièrement importante au sein de la communauté LGBTQIA+, ces personnes étant, historiquement et encore aujourd'hui, discriminées par la société et parfois rejetées par leur famille biologique. « Une famille choisie peut se définir comme un ensemble d'individus avec lesquels une personne entretient des relations basées sur la confiance et la solidarité » (Weeks, Heaphy et Donovan, 2011 cité-es dans Chbat, Pagé, Côté, & Blais, 2023, p. 1). Ces relations ne sont ni « amoureuses ou romantique, ni biologique ou légale » (Chbat, Pagé, Côté, & Blais, 2023, p. 1).

### 3.2.6. Animation socioculturelle

L'animation socioculturelle est un métier encore peu connu, souvent difficile à expliquer par les professionnel·le·x·s et à comprendre pour les non-initié·e·x·s. Plusieurs documents rédigés par des animateurices permettent de mettre des mots sur cette profession peu conventionnelle.

La définition que l'on peut retrouver dans la charte romande de l'animation socioculturelle (Federanim, 2018) figure dans la partie « problématique » de ce travail. Cependant, je tiens à mettre en avant certaines missions que je trouve pertinentes pour faire le lien avec ma question de recherche. L'animation socioculturelle

visé à améliorer le vivre ensemble, la participation et la citoyenneté. Elle défend la qualité de vie des individus et de la population dans son ensemble en soutenant l'expression de leurs désirs, de leurs besoins et de leurs droits. (...) L'animation socioculturelle facilite les liens entre les différents groupes sociaux et favorise l'intégration et la solidarité. De plus, elle encourage les prises de conscience d'identités collectives et valorise la diversité (Federanim, 2018, p. 2).

Afin de comprendre l'actuelle organisation genrée et hétéronormée des lieux d'animation, il est important de faire un retour historique sur l'émergence de l'animation socioculturelle à Lausanne. Pour ce faire, je me base sur un texte de Dallera, Malatesta & Togni (2018) qui vise à comprendre « l'émergence de l'animation socioculturelle sous le regard du genre ». En Suisse, l'animation socioculturelle prend principalement racine dans les années 60-70 à Lausanne, Genève et Zurich. La création des premiers centres de loisirs de Lausanne se fait sur des modèles de l'éducation





populaire<sup>9</sup> et des mouvements communautaires d'Amérique latine, dans l'idée de répondre à une crainte de délinquance juvénile et pour apporter du contrôle social dans des quartiers populaires qui vivent une augmentation démographique, notamment pour des questions migratoires. Les activités proposées sont donc dédiées à ce public via par exemple le foot et les arts martiaux. Ainsi, la division sexuée/genrée du travail social – ou en d'autres termes, le fait d'assigner des tâches à une personne en fonction de son genre – frappe : ce sont des hommes, parfois non formés au travail social, qui sont engagés pour s'occuper des adolescents, considérés comme des publics pas gérables par des femmes. Elles sont soit bénévoles, soit formées en travail social, mais s'occupent essentiellement des enfants. Dans le même temps, les questions de la participation, de l'émancipation, de l'accès à la culture, de la citoyenneté et de la mixité sociale sont à l'agenda dans une visée d'ouverture à des publics plus larges. Aussi, l'émergence de la première année de formation en animation socioculturelle voit une classe quasiment que masculine (une seule femme sur quinze suit cette formation), sans remise en question dans un milieu pourtant à l'origine très féminin. Comme déjà explicité, les activités sont prévues pour les garçons adolescents, cela a pour conséquence d'une part que les filles ne viennent pas, et d'autre part, pour celle qui viennent, de les mettre de côté. Ainsi, comme on ne s'adresse pas à elle, les filles présentes sont en marge :

« le cœur du métier » est bien la prise en charge des garçons. (...) Les « problématiques » des jeunes abordées dans les centres se rapportent le plus souvent à la situation des jeunes hommes, les craintes et préoccupations qu'ils soulèvent, en termes de déviance et de délinquance » (2018, pp. 19-20).

Ce retour historique permet ainsi de comprendre pourquoi les centres d'animation sont aujourd'hui encore très marqués par une division des rôles genrée, une fréquentation dictée par la masculinité hégémonique<sup>10</sup>, des activités basées sur cette fréquentation masculine et donc la fuite ou la non-participation des filles, et par extension, des personnes LGBTQIA+.

Ces analyses se basent certainement sur la pratique de l'accueil libre, très présente dans les différents lieux d'animation. Selon Latifi,

l'accueil libre se définit par trois principes fondateurs. Le premier, le principe de non-exclusion, porte sur l'accueil inconditionnel, sans discrimination. Le deuxième concerne la libre adhésion à l'accueil libre, aux activités et aux projets. Elle permet de rencontrer les

---

<sup>9</sup> courant de pensée qui vise à promouvoir une éducation amenant une transformation sociale en dehors des institutions traditionnelles d'enseignement (Ceméa Formation, s.d.).

<sup>10</sup> Connell définit la masculinité hégémonique comme « la configuration des pratiques de genre qui incarne la solution socialement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, et qui garantit (ou qui est utilisée pour garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femmes » [1995]. La masculinité hégémonique est donc l'expression même du pouvoir des hommes sur les femmes et sur d'autres hommes, considéré(e)s comme inférieur(e)s du point de vue de leurs attributs de genre » (Vuattoux, 2013, p.p. 85-86).





jeunes là où ils et elles sont, sans exigence, juste celle de se respecter dans leurs propres besoins. Pour terminer, l'accueil libre est un espace permettant la création et le maintien du lien de confiance avec elles et eux, sans jugement et avec une ouverture totale (2021, p. 1). L'accueil libre est parfois déstabilisant, car ces principes s'éloignent des manières de faire habituelles que l'on retrouve dans certains espaces de socialisation des jeunes comme à l'école ou dans certains types de loisirs.





## 4. Méthodologie et démarche empirique

Dans cette partie du travail, j'explicite la méthodologie que j'ai choisi d'utiliser en cohérence avec ma problématique et les différentes étapes de ma recherche.

### 4.1. Terrain

#### 4.1.1. Sélection du terrain et échantillon

Dans un premier temps, je souhaitais aller à la rencontre de jeunes personnes LGBTQIA+ de plus de 16 ans (adolescent·e·x·s), vivant dans un quartier lausannois où se trouve un lieu d'animation socioculturelle et qui auraient vécu des situations de LGBTphobies ou craindraient d'en vivre. J'ai dû légèrement adapter mon échantillon, car j'ai fait face à quelques difficultés de recrutement, certainement en raison du caractère sensible de ma thématique. Premièrement, j'ai donc élargi mon champ de recherche au canton de Vaud. Je n'ai pas défini de typologie de quartier. Le seul impératif était que le quartier soit doté d'un lieu d'animation. Deuxièmement, j'ai approché deux personnes LGBTQIA+ plus âgées ayant vécu ce type de phénomène durant leur adolescence. Grâce à ces quelques ajustements, j'ai pu interviewer 8 personnes, ce qui m'a permis de récolter des données riches et variées.

Mon échantillon se compose donc de 8 personnes venant de quatre communes vaudoises différentes, dont cinq viennent de Lausanne. Une personne habite un village en campagne situé dans le district de cette ville. Une personne vit dans une ville qui se situe plus en périphérie, sur la Côte. Enfin, une personne vient d'un village de la Riviera. Quatre jeunes ont entre 16 ans et 18 ans, deux jeunes ont 21 ans et deux jeunes ont une trentaine d'années. J'ai pu rencontrer des personnes qui se définissent lesbienne, gay, pansexuel·le·x, bisexuel·e·x, trans, sur le spectre de la non binarité ainsi que des personnes qui ne se sont pas définies. Je précise que les questions LGBTQIA+ sont sur un continuum, en évolution et faites de fluidité. Il s'agit ainsi de ne pas enfermer les personnes LGBTQIA+ dans des cases et de leur permettre une complète autodétermination.

#### 4.1.2. Accès au terrain

Avant toute chose, j'ai préparé des documents pour faciliter le recrutement et la prise de contact. J'ai mis en place une stratégie de recrutement comme guide de travail personnel, préparé un e-mail de recrutement à adapter selon les personnes contactées, ainsi qu'un flyer qui soit parlant pour mon public cible.

L'accès au terrain a débuté par une prise de contact avec une association LGBTQIA+ qui propose notamment un groupe pour les jeunes géré par des animateur·ice·s. J'ai fait fonctionner mon réseau personnel, car j'étais déjà en contact avec l'animatrice socioculturelle du groupe jeune qui a joué un





rôle de facilitatrice dans la mise en lien avec des jeunes. Elle a pu en parler aux jeunes fréquentant les accueils, leur a distribué le flyer préparé par mes soins et m'a mise en contact avec quatre jeunes intéressé·e·x·s, dont trois qui ont finalement accepté de participer aux entretiens.

Sur les conseils de ce contact, j'ai ensuite pris contact avec une animatrice socioculturelle travaillant dans une commune plus éloignée qui a pu elle aussi me faire rencontrer une personne pour un entretien.

Dans un second temps, j'ai envoyé des e-mails à plusieurs autres associations et collectifs en lien avec les questions LGBTQIA+ à Lausanne et dans la région. J'ai reçu quelques réponses, mais rien n'a abouti, les associations étant parfois très sollicitées pour des recherches. Par la même occasion, j'ai écrit aux lieux d'animation dans lesquels je connais un·e·x animateurice et, grâce à un contact travaillant dans un lieu, j'ai pu avoir deux entretiens supplémentaires de jeunes fréquentant ce lieu d'animation. Enfin, j'ai posté un appel sur Instagram et deux personnes, plus âgées, ont répondu de manière positive.

Ce retour sur expérience me permet d'affirmer que le réseau est un atout considérable dans ce type de recherche. En effet, j'ai eu des réponses positives grâce à mes contacts qui ont fait un premier lien avec les jeunes concerné·e·x·s, ce qui a certainement créé une relation de confiance. Certaines personnes ont ensuite contribué à m'ouvrir d'autres portes ce qui me permet d'affirmer que mon échantillonnage s'apparente à un échantillonnage boule de neige. Celui-ci se définit comme une méthode que l'on peut utiliser lorsque les questions sont sensibles et les publics plus compliqués à atteindre. Elle permet d'atteindre de nouveaux participant·e·x·s grâce aux premier·ère·x·s participant·e·x·s qui aide à recruter des personnes au sein de leurs réseaux et ainsi de suite. Les associations et lieux d'animation dans lesquels je ne connaissais personne n'ont pas donné suite.

## **4.2. Processus de récolte des données**

### **4.2.1. La méthode qualitative**

J'ai décidé d'utiliser une méthodologie qualitative inductive, car je souhaite récolter des données qui soient au plus près du vécu et de l'expérience de personnes concernées par ma thématique. En effet,

la perspective interprétative de type inductif donne à voir comment un phénomène humain se développe dans les vécus. Elle s'intéresse donc aux expériences subjectives en recueillant des données auprès de témoins privilégiés sélectionnés minutieusement pour la recherche et en tenant compte des contextes variés dans lesquels se déploient ces expériences (Denis, Guillemette & Luckerhoff, 2019, p. 1).





Les auteurices ajoutent que ces démarches permettent de « tirer des compréhensions qui permettent non seulement de rendre compte de la complexité d'un phénomène, mais aussi de s'engager dans sa transformation » (p. 2). La dimension transformation ajoute de l'intérêt à cette méthode, puisque mon sujet vient tout d'abord de mon terrain professionnel.

#### 4.2.2. Les entretiens semi-directifs

Pour la collecte des données, la méthode que j'ai choisie est l'entretien semi-directif. Cette approche permet d'une part de diriger l'entretien vers les questions de recherche afin d'obtenir des données cohérentes, et d'autre part de laisser une marge de manœuvre à la personne interviewée dans ses réponses et la direction que prend son récit. Afin de me préparer aux différents entretiens, j'ai élaboré un guide d'entretien dans lequel une série de thématiques avec des sous-thématiques ont été rédigées pour me permettre d'avoir un fil rouge. Comme l'expliquent Blanchet & Gotman, « il structure l'interrogation, mais ne dirige pas le discours. (...) Ce guide a pour but d'aider l'interviewer à *improviser* des relances pertinentes sur les différents énoncés de l'interviewé, au moment même où ils sont abordés » (2013, p. 62). Il m'a également aidé à garder une cohérence entre les huit entretiens réalisés.

Les entretiens ont été enregistrés en entier, avec le consentement des personnes rencontrées. Ils durent entre 20 minutes et 1h40. Les participant·e·x·s en ont été informé·e·x·s par écrit lors de la prise de contact et/ou avant le début de l'entretien, par oral. Je leur ai également fait signer une déclaration de consentement mis à disposition par la HES-SO. Je n'ai presque pas pris de note, afin d'être en présence et à l'écoute lors des entretiens.

Les trois premiers entretiens ont été réalisés dans les locaux de l'association LGBTQIA+ avec qui j'étais en lien, dans le but de mettre en confiance les personnes rencontrées dans un espace sécurisé et connu. J'ai ensuite rencontré une personne dans le centre dans lequel je travaille, lors d'une fermeture hebdomadaire, après avoir vérifié si c'était envisageable et rassurant pour elle. Les deux suivants ont été réalisés dans un centre d'animation fréquenté par ces deux participant·e·x·s, encore une fois, dans l'idée d'offrir un espace sécurisé et agréable pour les personnes. L'avant-dernier a eu lieu à nouveau dans le centre d'animation dans lequel je travaille sur un jour de fermeture et le dernier a pris place dans mon appartement, étant donné que c'est une personne que je connais et que je pouvais donc la recevoir chez moi.

#### 4.2.3. Les approches compréhensives, féministes et queer

En amont des entretiens, j'ai beaucoup réfléchi aux approches que je voulais mobiliser et à la posture que je souhaitais incarner. Je me suis dirigée vers des approches compréhensives, féministes et





quer pour les raisons que je vais expliciter. Tout d'abord, des valeurs telles que le *care*, l'empathie, la bienveillance et l'horizontalité sont très importantes pour moi et je désirais les incarner jusque dans cette recherche. Je souhaitais éviter au maximum d'incarner une posture qui instrumentalise les participant·e·x·s, même inconsciemment. J'avais aussi la crainte des biais racistes et classistes, par exemple, en faisant l'amalgame entre homophobie et classes populaires, qui est encore souvent relayé par certains médias. Pour les éviter au maximum, j'ai alors pris soin de faire des allers-retours réflexifs et de partager mes pensées avec des camarades. Il était primordial de respecter les limites des participant·e·x·s, d'éviter d'être intrusive et de minimiser tout rapport de pouvoir.

Lors du premier entretien, j'ai ressenti quelques difficultés à entrer en communication. Je me suis rendu compte que j'avais des attentes et que je faisais certaines projections sur les réponses des participant·e·x·s en lien avec mon expérience personnelle – explicitée ci-après. Cela m'a permis de recentrer pour la suite des entretiens, de me rendre plus neutre face aux réponses que j'allais recevoir et de m'ouvrir à un panel plus varié, avec moins d'attentes. C'était également un exercice difficile, car j'ai beaucoup douté de ma capacité à mener ces entretiens et j'avais envie de bien faire. L'entretien n'a pas duré très longtemps. Aussi, j'ai eu l'impression de m'être répétée et de ne pas avoir su relancer de manière adéquate. Cela s'explique par le fait que je me sentais un peu intrusive, donc je m'empêchais parfois d'aller plus en profondeur sur certaines questions, pensant que les personnes, si elles ne répondent pas directement, n'ont pas envie de répondre.

Dès le second entretien, je me suis sentie beaucoup plus à l'aise et j'ai eu de la facilité à entrer en communication. J'ai ressenti un plus grand sentiment de légitimité, car je répétais cet exercice. L'entretien était, à l'inverse du premier, très long et avec beaucoup de répétition. J'analyse cela par une envie de récolter davantage de matériel et de m'être un peu perdue dans mon guide d'entretien. Pour mener un bon entretien compréhensif, Kaufmann évoque qu'il doit se rapprocher d'une discussion, durant laquelle la personne participante est celle qui détient le savoir sur sa propre expérience. Il faut cependant faire attention de garder une structure à l'entretien et des rôles clairs (2011).

Les entretiens suivants ont été mieux maîtrisés. La durée, la pertinence des questions et des relances le montrent, j'ai l'impression d'avoir progressé et d'être de plus en plus à l'aise. Cela m'a permis de mieux donner une place sincère à mon empathie et mon engagement. C'est d'ailleurs ce que Kaufmann développe à propos de l'empathie : « C'est l'informateur qui est en vedette, et il doit le comprendre à l'attitude de celui qui est en face de lui, faite d'écoute attentive de concentration





montrant l'importance accordée à l'entretien, d'extrême intérêt pour les opinions exprimées » (2011, p. 50). Il ajoute que l'engagement de l'interviewer est une manière d'engager les participant·e·x·s à leur tour. « Pour cela, c'est l'exact opposé de la neutralité et de la distance qui convient : la présence, forte bien que discrète, personnalisée » (2011, p. 52).

Cela me permet de faire le lien avec mon engagement personnel. Je m'identifie comme une femme cisgenre pansexuelle. Je suis également animatrice socioculturelle. La thématique du travail est donc intimement liée à mon identité sexuelle, affective et professionnelle. C'est donc également dans une approche féministe et queer que j'ai eu envie de mener ces entretiens. Cette perspective vise à mettre au centre, à visibiliser et à valoriser la multiplicité des vécus des personnes LGBTQIA+. Elle cherche à déconstruire les normes de genre et de sexualité et propose une critique des systèmes normatifs. Cette perspective nécessite une réflexion sur les rapports de pouvoir et l'éthique, mais également sur « la positionnalité » qui

dans son acception courante, réfère à l'impact des structures de pouvoir explicites et implicites sur le processus de recherche, sur les relations entre le/la chercheur·e et son terrain de recherche, ainsi que sur le transfert des connaissances (Chacko 2004). En filigrane, il y a l'idée que la situation (historique, sociale, politique, économique) d'un·e chercheur·e influence ses orientations épistémologiques (Holmes 2020) (Balla, 2024, p. 1).

Cela favorise indubitablement une certaine compréhension des expériences queer, au sein des lieux d'animation socioculturelle qui plus est. Je garde cependant à l'esprit que les expériences queers sont très diversifiées. J'ai alors voulu faire preuve d'un soin particulier et d'empathie dans les relations avec les participant·e·x·s dont les parcours de vie sont uniques. Aussi, mon appartenance à la communauté LGBTQIA+ m'a permis d'être facilement acceptée par les personnes rencontrées, de créer un lien avec elleux et de me sentir légitime à aborder cette problématique, en tant que personne concernée. Si j'ai parfois clairement exprimé mon appartenance au groupe à certain·e·x·s participant·e·x·s, j'ai également répondu à la question à d'autres, tandis que les personnes déjà connues étaient au courant. À ce sujet, Broqua montre que son appartenance à la communauté homosexuelle lui a été bénéfique. Il exprime d'ailleurs qu'« en tant que nouvel arrivant, ma familiarité avec cet « habitus homosexuel » (Pollak 1982) optimisait incontestablement mes chances d'intégration » (2009, p. 114).

Enfin, j'ai voulu apporter une dimension participative à la récolte de donnée en partant du vécu des personnes concernées et en leur demander quels sont leurs besoins, mais également leur point de vue sur les pistes d'action qui pourraient être mises en place dans les lieux d'animation.





### 4.3. Analyse et traitement des données

#### 4.3.1. Codage et grilles d'analyse

J'ai fait des retranscriptions complètes de chacun des entretiens, car comme l'expliquent Quivy & Van Campenhoudt, cela permet de procéder à des analyses fines et de ne pas mettre de côté des parties des entretiens qui pourraient s'avérer très utiles (2011, p. 199). Cette étape m'a permis de réécouter les entretiens une première fois et de faire émerger quelques similitudes frappantes pour l'analyse.

Après la lecture assidue des différents entretiens retranscrits, j'ai procédé au codage dans le but d'organiser mes données et de faire ressortir les catégories importantes pour l'analyse de mes données (Strauss et Corbin, 2003). Dans un premier temps, ces catégories ont été mises en lumière à partir de mes objectifs de recherche et des principaux résultats qui me sont apparus à la lecture des entretiens. J'ai choisi une couleur par catégorie (code). J'ai ensuite procédé étape par étape. J'ai commencé par passer au travers de chacun des entretiens afin de faire ressortir les citations pertinentes pour l'analyse reliées aux thématiques (codes). Je les ai surlignées à l'aide de couleurs se référant aux codes. Puis, j'ai créé des premiers tableaux d'analyse par participant·e·x·s qui regroupent toutes les citations sélectionnées par entretiens. Cela m'a aidé à faire un premier tri des citations pertinentes et de valider les codes. Finalement, j'ai créé des tableaux d'analyse par codes regroupant toutes les citations des participant·e·x·s qui se réfèrent aux codes. C'est en regroupant ces codes que j'ai pu définir les sous-codes.

### 4.4. Respect des principes éthiques de la recherche

La recherche en sciences sociales met au centre des processus de recherche des êtres humains, ce qui implique de poser une attention particulière sur l'éthique de la recherche. Dans le domaine du travail social, nous pouvons notamment nous baser sur le *code d'éthique de la recherche* (2008).

Tout d'abord, comme nous l'avons vu lors du cours de B. Waldis, j'ai pris en compte les bases de la recherche comme le respect des droits d'auteurs (communication personnelle, 21 février 2022). Ainsi, « Le code prend pour acquis le respect des règles en vigueur dans la communauté scientifique : ne pas tronquer ou manipuler des données, citer ses références et ses sources, faire mention des collaborations, s'assurer de l'accord des autres chercheurs impliqués avant toute présentation de données, etc. » (Code d'éthique de la recherche, 2008, p. 2).

Ensuite, ma recherche porte sur des questions d'homophobie et de transphobie, et donc d'orientation sexuelle et/ou d'identité de genre. Les données récoltées pourront donc être sensibles.





J'ai donc pris une responsabilité particulière afin de garantir la protection de l'anonymat et la confidentialité auprès des personnes qui seront interviewées.

J'ai pris en compte tous les principes inscrits dans le code susmentionné, à savoir « respect des droits fondamentaux de la personne, appréciation et limitation des risques, consentement libre et éclairé du sujet partenaire de la recherche, respect de la sphère privée, utilisation des informations, restitution des résultats de la recherche, responsabilité personnelle et solidarité collective » (code d'éthique de la recherche, 2008, pp. 3-5).

Le principe du consentement libre et éclairé des personnes qui ont participé à la recherche a été validé à l'aide de la déclaration de consentement mis à disposition par la HES-SO signée avant chaque entretien par la personne interviewée et moi-même. Comme indiqué dans le code d'éthique de la recherche, « le consentement est éclairé lorsque les personnes ou groupes qui font l'objet d'une recherche sont informés :

- de ses buts;
- de l'identité des responsables de la recherche et des institutions pour lesquelles ils-elles travaillent;
- des méthodes de recueil des données et des observations;
- des implications pratiques pour tout ou partie des personnes concernées;
- des précautions prises pour respecter le caractère confidentiel de certaines données » (code d'éthique de la recherche, 2008, p. 3).

Enfin, « pour qu'il y ait libre consentement, il faut :

- 1) que les personnes intéressées soient informées (voir ci-dessus);
- 2) qu'elles décident personnellement, sans aucune pression du chercheur ou de leur hiérarchie professionnelle ou d'un groupe quelconque;
- 3) qu'elles puissent se rétracter à tout moment de l'expérience ou de la recherche;
- 4) que leur refus ou retrait n'entraîne aucune conséquence fâcheuse pour elles-mêmes » (code d'éthique de la recherche, 2008, p. 3).

J'ai donc pris en compte chacun des points mentionnés et j'ai répété à l'oral en début d'entretien les questions liées au déroulement des entretiens, à la récolte des données, à la confidentialité et à l'anonymisation et j'ai traité les données en accord avec les personnes rencontrées.





## 5. Présentation des résultats de l'analyse

Comme explicité dans ma problématique, ce travail questionne en quoi l'animation socioculturelle contribue à prévenir les effets des manifestations LGBTphobes vécues par les jeunes LGBTQIA+ au sein des quartiers, plus particulièrement dans les lieux d'animation socioculturelle. La présentation des résultats s'organise en trois parties, qui correspondent aux trois objectifs de la recherche. La première vise à comprendre la façon dont sont vécues les manifestations de LGBTphobies par les jeunes LGBTQIA+ au sein de quartiers vaudois. La seconde tente de saisir les stratégies mises en place par ces jeunes pour faire face à ces manifestations. La dernière cherche à saisir leurs besoins en termes d'accompagnement, de soutien social et d'accessibilité aux espaces sociaux de leur quartier, ainsi que les enjeux pour l'animation socioculturelle afin de répondre à ces besoins.

### 5.1. Du sexisme aux LGBTphobies : des lieux d'animation essentiellement pensés pour des jeunes hommes cisgenres et hétérosexuels

Dans cette première section, les résultats sont regroupés en plusieurs parties. Tout d'abord, il s'agit de contextualiser le vécu des jeunes rencontré·e·x·s dans l'espace public et au sein des lieux d'animation socioculturelle.

#### 5.1.1. Des espaces qui excluent les filles marqués par la masculinité hégémonique

Cette section met en lumière la façon dont les filles sont exclues de l'espace public et de lieux d'animation. Ceux-ci sont en effet principalement pensés pour des jeunes hommes cisgenres et hétérosexuels.

Plusieurs jeunes m'ont fait part du sentiment d'insécurité qu'ils ressentent dans l'espace public de leur quartier. Morgan parle des peurs vécues dans son quartier d'enfance lausannois :

*Moi je traînais déjà pas dans mon quartier, parce que déjà c'était un quartier qui me faisait peur et dans lequel je me sentais pas en sécurité. C'est un quartier duquel je cauchemarde quasiment chaque nuit (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Elle explique que ce sentiment d'insécurité vient notamment de deux raisons : une socialisation genrée fille et un environnement anxiogène dans le quartier. Celui-ci est très urbain et subit souvent des déprédations. Les bâtiments sont mal isolés avec beaucoup de bruit et de sirènes de véhicules d'urgence. En d'autres termes, c'est un quartier populaire dont on peut supposer que la ville ne fait pas une priorité. Dans l'ouvrage « Discriminations dans la ville », Alessandrin et Dagorn se





saisissent du concept d'intersectionnalité<sup>11</sup> dans leur analyse. Ainsi, iels proposent une lecture de la peur dans l'espace public qui est en lien, entre autres, avec le genre et la classe sociale. Tout d'abord, la ville n'est pas vécue de la même manière selon qu'on soit une personne queer, une femme cisgenre ou un homme cisgenre. En effet, « l'espace urbain [est le] théâtre d'expression des normes de genre et de dominations » (p. 34, 2023). Les femmes et les personnes LGBTQIA+ y vivent notamment davantage de harcèlement de rue : selon un rapport sur la statistique policière de la criminalité adopté en 2022 par le Conseil Fédéral, la majorité des victimes de harcèlement sexuel dans l'espace public sont des femmes (RTS, 2022). « Ces attitudes se manifestent principalement envers les femmes et les minorités LGBT en raison de leur genre et de leur orientation sexuelle (Gardner, 1995 ; Lynberg Black et al., 2014, cité·e·x·s dans Carbajal et Emmanuel Fridez, 2021). Aussi, la classe sociale change considérablement son rapport à la ville et son expérience : une femme aisée n'a pas les mêmes comportements sociaux et les mêmes moyens financiers qu'une femme plus précarisée. Par exemple, les femmes aisées ont la possibilité d'utiliser des transports privés alors que les femmes précarisées utilisent plutôt les transports en commun ; aussi, les femmes aisées vivent et sont usagères de quartier plus sécurisés, etc. (pp. 50-51, 2023).

Lucie, tout comme au moins trois autres jeunes interviewé·e·x·s, rapporte également vivre un tel sentiment d'insécurité dans l'espace public, mais aussi à l'intérieur des lieux d'animation. Pour elle, ces lieux reproduisent les discriminations vécues dans l'espace public et lui donnent l'impression qu'elle n'y est pas la bienvenue. En cause ? La fréquentation et l'usage des centres, ainsi que les inégalités de genre qui y existent.

*En fait, hum, je pense que dans cette période j'étais pas très à l'aise dans l'espace public. Je ne l'étais pas non plus dans le centre d'animation en fait. Je pense que c'était un peu une extension de l'espace public finalement. C'était un peu... (...) Pour moi, vraiment ça m'était pas destiné. Je sais pas comment dire c'était un peu... J'avais l'impression vraiment que les centres de quartier, c'était un peu pour les fouteurs de merde du quartier (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

---

<sup>11</sup> Théorisé par Crenshaw, « la notion d'intersectionnalité vise à analyser comment, selon les contextes, la classe, la race, le genre, la catégorie de sexualité ou encore l'âge jouent un rôle déterminant dans la forme que la configuration particulière d'un rapport de pouvoir peut prendre. (...) L'intersectionnalité est donc porteuse d'une exigence conceptuelle forte : rendre compte de la complexité et du caractère historique des rapports sociaux » (Lépinard & Mazouz, 2019).





Cela a eu comme impact qu'elle n'a jamais fréquenté les lieux d'animation. Pour elle, c'est aussi une question d'image que l'on donne des lieux d'animation et de la place attribuée aux garçons. C'est d'ailleurs ce que raconte Lucie lorsqu'elle évoque ce souvenir dans lequel elle se revoit penser les centres d'animation comme des espaces dédiés aux garçons.

*En fait pour moi déjà les centres de jeunes, d'animation ça a toujours été (...) j'avais l'impression que c'était beaucoup pour les gars du quartier enfin (...) c'était vraiment un peu des jeunes mecs qui vont dans les centres de quartier quoi (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

Cette image qu'elle s'est fait des centres ne vient pas de nulle part. Lucie a en effet fait l'expérience d'un centre lorsqu'elle était adolescente.

*Et puis, justement j'étais allée dans cet autre centre pour juste chercher un truc ou je sais pas quoi je suis vraiment rentrée et puis en fait il n'y avait que des gars de même 16, 17 ans, plus âgés que moi et je m'étais sentie tellement mal à l'aise, mais rien qu'en étant une meuf parce que finalement j'étais pas du tout out ou quoi à ce moment-là, mais rien qu'en étant une femme, ouais je me suis pas du tout sentie à l'aise et je me souviens même pas d'avoir vu des animateurs ou des animatrices d'ailleurs enfin moi dans ma tête là j'ai que le souvenir de ces groupes de mecs et un peu ah mon dieu puis je suis vite partie quoi (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

Dans son récit, on lit qu'elle était si mal à l'aise qu'elle a voulu fuir le lieu. Elle raconte que la place qui était donnée aux garçons leur procurait un certain pouvoir sur l'espace par rapport aux filles ou aux personnes qui sortent des normes de genre attendues. De ce récit, on peut ainsi penser à une certaine forme de masculinité hégémonique au sein de ce lieu d'animation. Cette normalisation genrée des espaces se manifeste également par le sexisme, l'hétérosexisme et le cissexisme.

Colin, témoigne du fait que l'espace dont il a fait l'expérience était oppressant pour lui, car il y avait du bruit, on y entendait des insultes, les espaces étaient petits, etc.

*Je me suis toujours senti un peu agressé par la population environnante qui était bruyante ou bien même qui parlait fort, qui proférait des insultes, même pas forcément homophobes, mais juste... Ça me dérangeait d'être dans cet environnement. Et c'était dans une pièce assez petite, avec*





*beaucoup de gens et c'était très, très étroit (...) ça n'a jamais été des expériences très agréables (Colin, 18 ans, il, identité queer non spécifiée, village proche de Lausanne).*

Colin ajoute qu'il a souvent évité d'aller dans le centre d'animation de son village, à cause des personnes qui le fréquentent et de la manière dont les lieux sont investis (violence, bruit, etc.). On remarque alors encore une fois que ces lieux ne sont pas accessibles à tous les publics, comme ils devraient l'être. Enfin, l'espace public tout comme les lieux d'animation peuvent parfois être des lieux où frappe le harcèlement, en continuité de l'école et des réseaux sociaux.

C'est un cas récurrent dans les lieux d'animation qui sont fréquentés par des garçons qui font l'expérience de la virilité. Les animateurices n'ont parfois pas d'autre solution que d'aller dans leur sens en leur proposant des activités qui leur correspondent. L'équipe se retrouve alors paradoxalement à reproduire ce type de comportements associés à la masculinité virile et à la violence (Raibaud & Ayrat). Cela va dans le sens de ce qu'affirme Raibaud (2007) en disant que les filles désertent les lieux d'animation. C'est également un constat que l'on retrouve dans le texte de Dallera, Malatesta & Togni dans lequel elles affirment que les lieux d'animation ont historiquement mis au centre de leur préoccupation les problématiques liées aux adolescents dits « à risque » afin de prévenir la délinquance juvénile, dans une perspective de contrôle social. Les filles étaient alors absentes ou reléguées à la marge puisque les animateurices ne pensaient pas les lieux pour elles (2018).

### 5.1.2. Des espaces marqués par l'ordre hétérocisnormatif

Dans cette partie, nous constatons que l'espace public et les lieux d'animation sont également des environnements hétérocisnormatifs, et peuvent même être perçus comme des lieux homophobes et transphobes, voire dangereux pour les personnes queer. Morgan parle d'ailleurs de sa peur de l'espace public dans son quartier en tant que personne queer.

*Oui, parce qu'à partir de mes 16 ans, j'étais vue dans le quartier avec une meuf. Et donc moi j'avais peur... Bien qu'on n'ait jamais rien vécu, mais j'avais grave peur (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Pour Léanne, l'espace public a aussi pu être une source d'agression.

*Après, oui des fois quand je sors dans la rue, je vois des gens qui regardent un peu quand je suis avec ma copine, il y a des gens qui me regardent un*





*peu de travers, mais c'est souvent les personnes plus âgées et qui nous dévisagent et tout (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Elle raconte les regards insistants qu'elle reçoit de la part d'inconnu·e·x·s lorsqu'elle est avec sa copine dans la rue. Ce type de comportements qu'on peut qualifier de LGBTphobes n'est de loin pas isolé. En effet, 30% des personnes LGBTQIA+ ayant répondu à l'enquête française d'Alessandrin et Dagorn (2023, p. 86) disent avoir vécu des regards insistants et menaçants.

L'hétéronormativité et la cisnormativité sont des concepts qui expriment le fait que la société dans laquelle nous évoluons est traversée par une contrainte à l'hétérosexualité et à la cisidentité. En d'autres termes, dans la plupart des espaces de socialisation, les attentes de comportement des individus sont rattachées de manière prépondérante aux normes hétérosexuelles et cisgenres (Fidolini, 2019 ; Chamberlan, 2019). Par exemple, Morgan explique comment les personnes qu'elle rencontre dans un lieu d'animation la ramenaient toujours à une supposée hétérosexualité.

*Ils viennent chercher un tremplin, un peu, pour faire connaissance et tout. Donc, ils vont être un peu... « Parle-nous de toi ! » Et puis, du coup, forcément, on va te demander facilement si t'es mariée ou si t'as un compagnon. Puis, ça va être généré... (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Il a fallu qu'elle corrige à de nombreuses reprises, en prenant le risque d'afficher son orientation sexuelle et romantique et/ou son identité de genre auprès de personnes hostiles. Cela montre bien comment agit l'hétérocisnormativité et ce que cela implique : réfléchir à ce qu'on veut dire ou non de sa vie privée, anticiper la manière de s'affirmer ou pas, se préparer à d'éventuelles remarques homophobes ou transphobes, etc. Une sorte d'hypervigilance se crée ainsi dans le quotidien des personnes queer. La chercheuse Emilie Morand affirme d'ailleurs que « les personnes LGBTQ2+ doivent constamment adopter des stratégies pour éviter de se retrouver dans des situations de discrimination ». Elle ajoute que « cet état permanent d'hypervigilance alourdit leur charge mentale » (Morand, citée dans Ducharme, 2023).

Les témoignages des jeunes rencontré·e·x·s montrent aussi que, sans forcément le faire de manière consciente, les professionnel·le·x·s de l'animation socioculturelle peuvent elleux aussi transmettre des attentes de comportements basées sur l'hétérocisnormativité. D'abord, Léanne raconte que parfois les adultes ont une posture qui n'est pas neutre face aux questions d'identité de genre, d'orientation sexuelle et affective ou de santé sexuelle.





*Il y a des fois des adultes qui travaillent qui ne sont pas très neutres. (...) Après, ils disent surtout qu'à leur âge, il ne faut pas penser à ça, mais souvent... À notre âge, on pense à ça. À l'école, on pense à ça. Il y a beaucoup de gens qui disent qu'à leur âge, il ne faut pas dire ça. Non, non. Mais, si (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Ce manque de neutralité pose problème dans le sens où, premièrement, cela empêche l'accès des jeunes à l'information et donc à l'éducation, la sensibilisation, etc. Mais aussi, les professionnel·le·x·s qui optent pour cette posture reproduisent un système hétérocisnormatif : « considérée « naturelle », l'hétérosexualité est (...) envisagée en tant qu'évidence » (Fidolini, 2019, p. 798). En effet, iels ne rencontrent pas de problème à parler d'hétérosexualité ou de cisidentité, ces concepts étant inscrits dans la norme dominante et allant de soi. Aussi, la société véhicule ces normes cishétérosexuelles et ces prétendues différences de genre dès l'enfance : les histoires pour enfants sont souvent peuplées de couples hétérosexuels ayant des enfants, sans qu'aucune remise en question ne soit suscitée de parler de leur sexualité. À l'inverse, les livres à l'attention des enfants évoquant, par exemple, des couples gays sont minoritaires. Aussi, le sujet est encore tabou et il demeure une sexualisation des histoires gays. C'est ce qu'affirme Rhéa Dufresne (2011) : « bien qu'on note une évolution certaine quant à la représentation de l'homosexualité dans les romans jeunesse, on ne peut nier que ce thème fait toujours partie des sujets tabous » (p.19).

### 5.1.3. Des espaces marqués par l'insulte homophobe, transphobe et sexiste

Cette section montre la présence d'insultes homophobes et transphobes dans ces espaces. Chez les adolescent·e·x·s, particulièrement soucieux·se·x·s de montrer qu'iels ont bien compris les comportements associés au genre attendu d'elleux, l'hétérocisnormativité va souvent de pair avec des manifestations d'homophobie et de transphobie qui ont pour fonction de réaffirmer la norme hétérosexuelle et cisgenre. En effet, il existe une croyance profondément ancrée qu'il existe une norme hétérosexuelle et cisgenre « naturelle ». Aussi, iels font souvent l'amalgame entre sexe, genre et sexualité, par manque de connaissance. Cela peut avoir pour conséquence d'engendrer des insultes LGBTphobes. Cela peut toucher un·e·x jeune non concerné·e·x, mais qui s'éloigne des normes cisgenres et hétérosexuelles, ainsi que des personnes queer. C'est l'expérience récente que raconte Julien :

*C'est que à la MDQF (Maison de quartier F), quand j'y allais, et que... Par exemple, la dernière fois où je suis allé récemment, j'ai reçu des critiques, parce que j'étais maquillé et tout.. (...) Du genre... Genre, ils me disaient, on dirait [nom d'une personnalité ouvertement homosexuel et dont*





*l'expression de genre peut être qualifiée de féminine], juste parce que voilà quoi. Alors qu'ici, pas du tout. Je ne me fais pas du tout critiquer ou insulter, je me sens super bien ici. Ouais, parce qu'il y a des gens, pour eux, le maquillage c'est fait pour les filles et pas pour les hommes. Et ça dérange un peu de voir un homme... (Julien, 17 ans, il, gay, Lausanne).*

Il explique aussi qu'il reçoit des questions intrusives, du type « est-ce que t'es trans ? », le ton employé prenant une forme humiliante. Il est ainsi jugé par d'autres jeunes au prisme de l'hétérocisnormativité qui est comprise comme la seule norme de comportement possible et envisageable pour ces jeunes. C'est également ce qu'a vécu Léanne :

*Je me suis fait insulter deux fois sur Instagram... Voilà quoi, c'est Instagram... En disant que j'étais un mec, que je ressemble à un mec (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

On voit ainsi que ces comportements perdurent dans l'espace numérique, où les normes attendues et les sanctions faites aux personnes qui s'en éloignent se répètent.

Enfin, certaines insultes homophobes, transphobes ou sexistes – comme « pédé » ou « pute » – sont lancées sous le coup de certaines émotions par les adolescent·e·x·s, sans visée LGBTphobe initiale, mais perpétuant ainsi l'ordre du genre et les attentes de comportement liée aux genres féminin et masculin, comme le montre bien Clair (2012) dans « La pute, le pédé et l'ordre hétérosexuel ». Ces insultes provoquent également une certaine banalisation :

*J'ai remarqué plus avec les plus jeunes. Moi, je n'ai jamais remarqué envers nous. Mais envers les plus jeunes, oui, il y a eu quelques fois. Des fois, ils jouent à la play, ils font « ouais pédé, je ne sais pas quoi ». Voilà. Truc comme ça (Julien, 17 ans, il, gay, Lausanne).*

L'insulte étant répétée de façon systématique et ordinaire, cela produit encore une normalisation des espaces et des peurs excluant de fait les personnes touchées par ces insultes (Dayer, 2017, p. 20). Au sujet de cette normalisation, Hélène et Léanne rapportent certains problèmes rencontrés au centre qu'elles fréquentent avec des garçons.

*Enfin il y avait toujours quelques cassos qui me faisaient chier avec ça [sa transidentité]. Mais, mais c'était... C'est juste des garçons en... Ouais, les*





*garçons quoi, qui font chier (Hélène, 17 ans, elle, lesbienne et trans, Lausanne).*

Quant à Léanne, elle se souvient d'altercations entre garçons au centre qu'elle fréquentait.

*Non. Après, des fois, il y avait quelques embrouilles, mais c'est des garçons. C'est des garçons, quoi. C'est des garçons (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Dans leurs récits, elles relativisent des événements vécus en nommant le fait que ce sont des comportements de garçons : « c'est des garçons, quoi ». Cela rejoint ce qu'Alessandrin et Dagorn définissent comme « un certain relativisme et une banalisation des victimes du fait même de la quotidienneté » (2023, p. 42), en parlant de l'expérience par les femmes du sexisme dans l'espace public.

D'autre part, pour des familles qui viennent de milieux de droite/conservateurs, il existe encore beaucoup de croyances sur l'homosexualité et la transidentité. Elles seraient contraires à l'ordre naturel des choses et à la morale. C'est ce qu'ont vécu en tout cas deux des personnes interviewées. Hélène a eu droit à la fameuse phrase « c'est contre nature » :

*Mais sinon à l'heure actuelle ça se passe bien. J'ai juste eu un... pas un problème, mais une petite embrouille récemment avec une fille de la MDQC (...) qui me disait « pour moi l'homosexualité c'est pas naturel, c'est contre nature machin » (Hélène, 17 ans, elle, lesbienne et trans, Lausanne).*

Morgan s'est fait dire, quant à elle, qu'elle ira en enfer :

*Une fois, j'ai eu une discussion un peu bizarre qui partait sur la religion avec une personne. (...) Je ne sais plus pourquoi, on parlait de religion. (...) Et elle m'a un peu dit que de toute façon, moi, j'avais meilleur temps de pas m'affiler à une religion, parce que sinon, c'était la merde, en gros. (...) Mais si j'essayais de me convertir de toute manière j'étais beaucoup trop gay pour ne pas aller en enfer...Moi j'étais là genre clairement on est mardi après-midi, on était en train de jouer au badminton il y a 20 minutes, et tu me dis que je vais crever en enfer (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*





Ces parties des récits nous montrent qu'on peut encore faire face à de l'homophobie et de la transphobie véhiculée par des valeurs familiales et religieuses conservatrices. C'est ce que développe Clémentine Rivière dans son article en mettant en lumière deux raisons :

il y a d'un côté les croyances religieuses notamment dans le christianisme, l'islam et le judaïsme, qui ont toujours considéré l'homosexualité comme un « pêché » voire « une déviance contre nature ». Et puis de l'autre, les sociétés occidentales qui ont sévèrement condamné les relations homosexuelles, notamment en France (Rivière, 2022).

Enfin, ces valeurs conservatrices sont peut-être plus présentes dans certains lieux d'animation que d'autres, selon le contexte et la démographie du quartier.

Au-delà de l'hétérocisnormativité rencontrée dans les lieux d'animation, il existe également des comportements LGBTphobe chez certain·e·x·s professionnel·le·x·s. C'est ce qu'a vécu Hélène lorsqu'elle a fait son coming out trans et durant une période de sa transition dans deux maisons de quartier. Certain·e·x·s professionnel·le·x·s n'ont pas accepté d'utiliser son prénom choisi (iels ont utilisé le prénom assigné à la naissance) et l'ont mégenrée (iels n'ont pas accepté d'utiliser les pronoms et accords choisis). Selon SOS Homophobie, lorsqu'on mégenre une personne de manière délibérée, c'est un comportement transphobe. Pour Faddoul et Baril, ces pratiques constituent un non-respect des droits des personnes trans ainsi qu'un frein à l'autodétermination <sup>12</sup> : « l'emploi d'un vocabulaire inadéquat et le mégenrage en intervention entravent les droits et libertés des jeunes trans. Qui plus est, cela a un impact dans la relation entre l'intervenant·e·x·s et les jeunes trans, notamment sur la construction du lien de confiance » (2021, pp.164-165).

Pour Hélène, cela s'explique notamment par un manque de formation des professionnel·le·x·s. Ce manque existe bel et bien chez les animateurices, mais on peut également noter que c'est une conséquence de l'hétérocisnormativité.

*Du coup quand j'ai commencé ma transition, il y avait un peu cette phase de bah de transition sociale et c'était un peu compliqué au début. Dans les deux MDQ, j'ai vécu des expériences pas très, très positives (...) La phase de transition, c'est ça où je disais que j'avais eu des expériences un peu négatives parce que justement. J'avais fait mon coming out, et puis, c'est à ce moment-là que fallait faire le changement. Et puis à la MDQD, ça s'est*

---

<sup>12</sup> L'autodétermination est le fait de pouvoir se penser et se décider de manière autonome. Elle « implique, outre la capacité à décider, celle de mettre en œuvre ses décisions, de les évaluer et d'en assumer les conséquences » (Masse, 2018, p.1).





*fait plus ou moins rapidement. Mais c'était un peu compliqué quand même, dans le sens qu'ils ont pas tout de suite accédé on va dire à ma requête de m'appeler, bah Hélène et cetera. À la MDQC, c'était un peu plus compliqué aussi. Et puis les animateurs là-bas, il y en a, en fait, ils sont pas formés sur la transidentité (Hélène, 17 ans, elle, lesbienne et trans, Lausanne).*

Alessandrin et Dagorn mettent en lumière les LGBTphobies au sein des services publics dans leur ouvrage et le manque de neutralité : « la neutralité est parfois mise à mal par un ensemble de préjugés, de stéréotypes, de discrimination (volontaires ou involontaires) ; cela marque l'expérience des services publics par les LGBTIQ+, qui se trouve alors émaillée de craintes, de menaces, de sanctions et d'inégalités de traitement » (2023, p. 95).

Ces différentes expériences montrent comment l'usage, la présence et le comportement de certains publics peuvent exclure – même sans en avoir l'intention – d'autres publics. Dans ces récits, on peut s'apercevoir que la présence par des jeunes garçons hypothétiquement cisgenres et hétérosexuels exclut entre autres les filles, les personnes queer, les personnes neuroatypiques<sup>13</sup>, etc.

De plus, après quelques années à travailler dans le domaine de l'animation socioculturelle, j'ai personnellement pu développer un avis critique sur les façons dont sont traitées les questions LGBTQIA+ au sein des structures. En effet, j'ai pu observer, au niveau institutionnel et au sein des équipes, une certaine banalisation des LGBTphobies et des enjeux féministes, notamment, de la part des hiérarchies ; des professionnel·le·x·s a priori non concerné·e·x·s par les questions LGBTQIA+ et qui ne souhaitent pas se former, préférant reléguer cette tâche aux collègues ; d'autres professionnel·le·x·s qui utilisent des termes homophobes, occultant et banalisant ainsi la dimension homophobe du propos ; certains projets menés avec des jeunes mettent aussi en lumière les LGBTphobies présentes chez les adolescent·e·x·s, les professionnel·le·x·s responsables de ces projets ne remettant que très peu en question leur pratique ; etc. Je précise que ce ne sont pas des comportements qui sont forcément volontaires, mais plutôt une mise en lumière de l'hétérocisexisme présent au sein des politiques publiques et des structures du travail social, du manque de connaissance et de compréhension des enjeux LGBTQIA+.

---

<sup>13</sup> Le terme « neuroatypiques » décrit des personnes dont le fonctionnement neurologique se situe en dehors de la norme typique ou dominante dans la société (Espineira & Maud-Yeuse, 2022, p. 101).





## 5.1.4. Un rapport aux espaces influencé par la socialisation reçue, différenciée selon le genre, l'orientation sexuelle et/ou affective et l'identité de genre

Nous avons vu comment les espaces sont marqués par la masculinité hégémonique, l'ordre cishétéronormatif et les insultes. Cette section s'intéresse au rapport des jeunes avec les espaces sociaux selon la socialisation qu'ils ont reçue.

Pour commencer, Morgan raconte comment la socialisation différenciée selon le genre qu'elle a reçue explique la manière dont elle a fait usage des espaces publics plus jeune.

*En plus, comme j'ai une éducation genrée féminine, j'ai pas été méga encouragée à aller juste jouer dans la cour et puis tu vois... Donc être dehors, c'était un peu être au danger (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Elle ajoute que son frère, qui a eu une socialisation genrée garçon, passait du temps dans l'espace public avec ses ami·e·x·s, contrairement à elle. Cela permet de mobiliser en outre le concept de socialisation à l'espace. Cayouette-Remblière, Lion & Rivière définissent la socialisation à l'espace comme « la manière dont enfants et adultes intègrent des dispositions à se représenter l'espace, à investir ou éviter certains lieux et à s'y mouvoir et s'y comporter » (2019, p.15). Cette socialisation à l'espace genrée a comme impact une construction de l'identité féminine dominée par la peur de l'espace public et à son évitement, et cantonne donc les femmes dans l'espace privé. Cette peur est fondée sur des cas concrets et réels, mais aussi,

les jeunes filles incorporent très vite la peur de l'agression et de la rue pour des raisons éminemment culturelles et éducationnelles ; cela aboutit à trois phénomènes bien connus : un contrôle social plus fort pour les filles, une incorporation dès la prime enfance à la sphère privée, et à la construction de la dangerosité de l'espace public (Alessandrin et Dagorn, p. 38, 2023).

Cette socialisation à l'espace n'est pas uniquement genrée. Elle est également hétérocisnormée. Sur les mêmes bases que ce sexisme, l'hétérosexisme et le cissexisme produisent, voire augmentent les mêmes phénomènes, en se cumulant, dans une perspective intersectionnelle. Ainsi, « plusieurs chercheurs montrent comment s'imbriquent souvent les caractéristiques de sexe, de race, de classe sociale et d'âge dans ces processus d'exclusion » (Bondi et Rose, 2003 ; Day, 1999 ; Pain, 2001, cité·e·x·s dans Cattan et Leroy, 2010, p. 13).

Dans son récit, Morgan fait part de la peur qu'elle a pu ressentir à un moment donné de sa vie dans l'espace public. Aujourd'hui, elle n'a plus peur, mais elle est attentive.





*Maintenant, je fais attention tu vois. Avant j'avais peur, maintenant je fais attention. Mais de l'insouciance, laisse tomber ! Nous, on nous a pas laissé ce luxe. Moi j'estime que... Ouais, que dans mon monde LGBT, l'insouciance c'est fini. Ah ! En fait, c'est un putain de droit l'insouciance ! (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Cela montre bien comment elle a aussi été socialisée à l'espace en tant que personne queer. Elle explique ne plus être insouciant et ainsi avoir conscience d'un certain danger. C'est justement ce que Cattan et Leroy rapportent dans une étude sur les pratiques et les représentations de l'espace public par des populations homosexuelles dans Paris. Iels démontrent que l'accès à l'espace public est inégal pour les personnes LGBTQIA+, mais aussi que

les gais et les lesbiennes ont conscience du fait qu'ils sont stigmatisés ou regardés autrement, et qu'ils développent une connaissance implicite des limites à ne pas franchir (Eribon, 1999 ; Leroy, 2009 ; Verdrager, 2007), intériorisant une certaine segmentation de l'espace public, avec des lieux du « possible », des lieux du « peut-être » et des lieux de l'« impossible » (2010, p. 18).

Ces manifestations de LGBTphobies prennent différentes formes pour les personnes rencontrées : agressions, regards agressifs, harcèlement, questions intrusives, manque de neutralité, méconnaissance et LGBTphobies des professionnel·le·x·s, etc. Mais aussi, une socialisation différenciée à l'espace et des espaces, hétéronormés et cisnormés, qui ne sont pas pensés pour les personnes LGBTQIA+. Ces manifestations ont lieu dans les lieux d'animation, mais aussi dans l'espace public, à l'école, dans le quartier ou au sein de la famille, notamment. Cela peut amener ces jeunes à vivre un sentiment d'insécurité, avoir peur de leur quartier, peur de sortir dans l'espace public avec la ou le partenaire ou les exclure des lieux sociaux, comme les centres d'animation ; tout ceci dans une dynamique répétitive et dans tous les espaces sociaux. Aussi, même lorsque les personnes ne vivent pas directement de LGBTphobie, iels ont une « épée de Damoclès » au-dessus de la tête (Alessandrin, Dagorn & Charasse, 2020). Toutes ces raisons amènent donc ces jeunes à vivre du Minority Stress (Meyer, 1995) et à perdre de « la spontanéité, l'insouciance, le sentiment d'être chez soi, d'être bien, de ne pas être étranger ou étrangère (Alessandrin & Gagorn, 2023, p. 108).





## 5.1.5. Le sentiment d'appartenance et de protection

Certain·e·x·s jeunes de l'échantillon ont néanmoins témoigné de ne pas avoir de problème, voire d'apprécier fréquenter certains lieux d'animation. La raison principale qu'ils évoquent est leur sentiment d'appartenance avec les ami·e·x·s, le groupe et les adultes.

Pour Julien, le lien avec les autres jeunes au sein de la maison de quartier, s'est renforcé par le fait qu'ils se connaissent également de l'école.

*Enfin, je dirais que, puisque je connais la plupart des gens ici de l'école, alors on se connaissait déjà un peu. (...) Alors, ouais, ça s'est fait... Enfin, ça a renforcé notre lien, mais genre, ça n'a pas créé un nouveau lien (Julien, 17 ans, il, gay, Lausanne).*

Pour lui, c'est un plus d'être déjà ami·e·x·s dans le cadre scolaire, il parle d'un climat positif et d'une bonne dynamique de groupe au sein de la maison de quartier. C'est également ce qu'exprime Léanne en racontant son rapport avec les ami·e·x·s qui fréquentent la maison de quartier de sa ville.

*Moi je me suis créé un groupe d'amis, mais ils savent tous que j'aime les filles. Honnêtement, ça va, j'ai jamais eu de problème. (...) Après je pense que c'est parce qu'on est tous potes et que du coup eux c'est pas leur vie mais ils vont pas non plus dire « t'aimes les filles il y a un problème », eux ils se disent « vu que c'est pas ma vie ça me regarde pas » et ils ont jamais fait de commentaire sinon ils ont fait c'est pour rigoler, c'est mes potes, ça va jamais me déranger honnêtement et si ça me dérange je dis et puis ça va en fait (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Elle raconte qu'elle affirme ouvertement son orientation sexuelle et affective auprès de ses ami·e·x·s et que cela se passe très bien. Elle rapporte aussi qu'elle accepte des commentaires sous couvert d'humour, parce qu'elle sait qu'ils sont bienveillants. Elle sait également s'affirmer si cela doit aller au-delà de ces limites, ce à quoi ces ami·e·x·s répondent avec respect.

Le besoin d'appartenance est l'un des cinq grands besoins de la pyramide de Maslow. C'est le sentiment d'appartenir à une communauté et de se sentir aimé et accepté par ce groupe (Liébert, 2015, p. 29). C'est un critère nécessaire au bon développement de la santé psychique des personnes, « à la construction identitaire et au processus de socialisation » (RADIX Fondation suisse pour la santé, 2023, p. 82). On peut donc observer que les personnes dont le besoin





d'appartenance est bien satisfait ont plus de plaisir et de facilité à fréquenter les lieux d'animation. On peut également penser que le fait de fréquenter un lieu avec un groupe d'am·e·x·s qui acceptent les personnes telles qu'elles sont peut s'avérer protecteur et/ou compenser le fait que ces lieux ne sont pas forcément prévus pour les personnes queer.

## 5.2. Stratégies mises en place

Cette seconde partie vise à saisir les stratégies mises en place par les jeunes personnes LGBTQIA+ pour faire face aux manifestations de LGBTphobies explicitées ci-dessus. Les résultats révèlent une grande diversité de stratégies mises en place par les jeunes. Elles sont regroupées en trois ensembles, qui font chacun l'objet d'une section de ce chapitre. La première section s'intéresse aux stratégies d'évitement, d'adaptation et d'ignorance. La deuxième s'intéresse à la stratégie de faire communauté. La troisième section analyse les stratégies d'affirmation de son orientation sexuelle/affective et/ou de son identité de genre, ou au contraire, du fait de la/les cacher. La dernière section s'intéresse aux stratégies visant un changement, comme la sensibilisation, l'éducation, et la visibilité.

### 5.2.1. Les stratégies individuelles : éviter, s'adapter, ignorer

*Donc en fait de toute façon j'allais pas aller dans une structure de quartier dans un quartier que j'aimais pas et dans lequel je ne me sentais pas en sécurité (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Comme Morgan, Julien, Léo et Lucie (la moitié des répondant·e·x·s) ont exprimé éviter les lieux d'animation pour des raisons de sentiment d'insécurité, de harcèlement, de la question de la répétition des actes LGBTphobes et, car ces lieux sont fréquentés par des personnes qui les mettent mal à l'aise. Pour plusieurs d'entre eux, l'espace public est également un lieu évité.

*Et moi j'ai toujours soigneusement évité cet endroit parce que j'ai toujours trouvé les gens qui s'y trouvaient plutôt détestables (Colin, 18 ans, il, identité queer non spécifiée, village proche de Lausanne).*

*Non, ça me donne pas envie de venir. Parce que je sais que si ça se passe une fois, que ça peut se répéter, quoi (Julien, 17 ans, il, gay, Lausanne).*

Ces stratégies d'évitement sont également mises en lumière dans l'ouvrage d'Alessandrin et Dagorn qui précisent que les services publics sont imprégnés de LGBTphobies, conduisant ainsi les personnes queer à adopter ces stratégies d'évitement. C'est également un constat qui est fait pour





les femmes qui évitent certains lieux, certains quartiers, certaines rues, à certaines heures, ... (Alessandrin et Dagorn, 2023). Comme nous l'avons vu, les personnes queer développent une compréhension des frontières à ne pas dépasser (Cattan et Leroy, 2010, p.18). Pour rappel, les auteurices parlent des lieux du « possible », des lieux du « peut-être » et des lieux de l'« impossible » (2010, p. 18). Iels exemplifient en précisant que – dans leur recherche et donc, dans le contexte parisien – « les lieux du « possible » correspondent au seul quartier du Marais, ceux du « peut-être » aux espaces contigus à ce quartier, et ceux de l'« impossible » à tout le reste de la ville » (2010, p. 18). Les auteurices décrivent également d'autres stratégies mises en place par les femmes dans leur déplacement dans la ville : « mettre des écouteurs sur les oreilles, faire attention à ses vêtements, sortir en groupe » (2023, pp. 44-45). Faire attention à ses vêtements est l'une des stratégies d'adaptation mise en œuvre par Lucie pour répondre au harcèlement dont elle était victime :

*Ouais, parce que moi j'ai complètement changé de garde-robe pour arrêter de me faire harceler. C'est un truc tout bête mais... (Lucie, 29 ans, elle, bien-pan, Lausanne).*

Pour recréer de la sécurité autour d'elle, Lucie a donc dû réaligner son expression de genre en s'habillant d'une manière à répondre aux normes attendues de ce qu'est le féminin dans l'imaginaire collectif. Aussi, cette notion d'adaptation peut expliquer que certains coming out tardifs sont source de souffrance.

L'ignorance est aussi une des stratégies mises en place pour répondre aux manifestations de LGBTphobies, principalement par deux personnes rencontrées, comme l'exprime Léanne.

*Mais, en fait, le secret pour que tu arrives à être qui tu es, c'est d'ignorer les autres. Et faire en fonction de ce que toi t'aimes (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Le fait que les personnes concernées par des discriminations ou du harcèlement doivent adopter les stratégies mentionnées, et que les personnes responsables de ces actes ne soient pas responsabilisées illustre clairement que les institutions ne positionnent pas le curseur de façon adéquate pour répondre à ces problématiques. Ces stratégies individuelles placent sur les épaules des personnes concernées la responsabilité de s'exclure des lieux ou de s'y adapter. Cela révèle également le manque de remise en question du système normatif à l'origine des discriminations.





## 5.2.2. Faire communauté pour se protéger

Certain·e·x·s jeunes ont évoqué la façon dont iels font communauté. Cela peut également se voir comme une stratégie de repli auprès de la communauté LGBTQIA+. Cette stratégie permet non seulement de faire face aux manifestations LGBTphobes, mais permet également une socialisation LGBTQIA+<sup>14</sup> qui peut mener à la validation des identités queer par les pairs et à une meilleure affirmation de soi. C'est, par exemple, ce que Léo raconte. Iel se sent en effet plus à l'aise de fréquenter une association LGBTQIA+.

*Mais je pense que oui, en tout cas c'est un peu plus jovial. Les personnes sont un peu plus sociables puis, c'est un peu plus approachable que dans ma ville (Léo, 21 ans, elle, il, iel, identité queer non spécifiée, village proche de la Riviera).*

Quant à Colin, il explique qu'il fréquente des personnes queer par affinité.

*Je connais quelques LGBT, on se spot quoi, on se voit à 3 km je pense. Ouais certains chez moi, « mais toi ah toi t'es pote, nous on se connaît là », mais bon juste par exemple au sport, genre on est 3 à être queer et on est les 3 tout le temps ensemble. C'est un peu, on se l'est même pas dit, genre juste on gravite quoi (Colin, 18 ans, il, identité queer non spécifiée, village proche de Lausanne).*

Ces témoignages montrent bien l'importance de pouvoir « faire communauté » pour beaucoup de personnes LGBTQIA+, notamment en s'engageant auprès d'associations queer, de collectifs militants ou festifs, en allant aux Prides pour faire corps, en se créant des amitiés queer. Être ensemble... et avoir sa famille choisie.

À ce sujet, les auteurs Chauvin & Lerch expliquent que faire communauté est une façon de résister au stigmatisme et de le retourner : « la construction des identités gaies et lesbiennes, tant au plan personnel que collectif, travaille à résister aux mécanismes de stigmatisation : la *gay pride* vise d'abord une réappropriation de l'identité homosexuelle qui renverserait le stigmatisme en fierté, aussi bien privée que publique, désarmant l'injure initiale en revendiquant « tête haute » l'identité assignée par la société homophobe. La fierté est donc une stratégie politique en lien avec les mécanismes de l'oppression. Une communauté gaie et lesbienne mobilisée sert non seulement de levier aux

---

<sup>14</sup> La socialisation LGBTQIA+ est le processus permettant aux personnes LGBTQIA+ de se rencontrer, d'intégrer et d'évoluer au sein de la communauté LGBTQIA+.





mobilisations politiques, mais aussi, plus quotidiennement, de refuge protecteur permettant aux homosexuel·le·s de se reconstruire à l'écart des hiérarchies dominantes qui, lorsqu'elles sont intériorisées et retournées sur soi, engendrent honte et haine de soi » (2013, p. 36).

### 5.2.3. Des espaces pour être soi-même: quand sortir du placard ?

Les témoignages des jeunes révèlent qu'ils développent une gestion fine de leur exposition en choisissant les espaces dans lesquels révéler leur identité de genre et/ou leur orientation sexuelle et affective, en fonction d'une évaluation des risques de discrimination ou d'exclusion encourus. Six jeunes ont exprimé n'avoir révélé leur identité de genre et/ou leur orientation affective que dans certaines sphères de leur vie, tandis que deux ont exprimé être totalement « out », c'est-à-dire l'avoir révélé partout.

*Et sinon, autrement, bah dans le quartier et aux autres personnes que je... bah [je le dis] pas spécialement en tout cas (Léo, 21 ans, elle, il, iel, identité queer non spécifiée, village proche de la Riviera).*

*Donc c'est un peu... Enfin moi je suis connu dans mon village, ben par mon dead name<sup>15</sup>, mais enfin c'est comme ça (...) Ouais bah sur quel plan je... Soit je me barre, soit je suis out partout. C'est l'un ou l'autre hein, j'ai pas vraiment le choix (Colin, 18 ans, il, identité queer non spécifiée, village proche de Lausanne).*

Colin explique qu'il est connu par son « dead name » dans son village et qu'il n'a que deux choix : révéler son identité de genre à tout le monde ou partir de ce village. Il précise que les jeunes se connaissent toutes entre elleux depuis l'école et qu'il est donc connu de prénom (son « dead name ») par ces jeunes. Il trouve ainsi peu réalisable de faire un travail de coming out auprès d'autant de personnes, en précisant que c'est, pour lui, une sorte d'esquive de ne pas le faire.

Ce témoignage nous montre toutes les questions que le processus de coming out peut engendrer. Selon les contextes, faire un coming out implique de nombreux éléments à prendre en compte : par exemple, être en confiance auprès des personnes à qui on se confie, avoir un cercle d'ami·e·x·s suffisant en cas d'exclusion de la famille, être en accord avec le fait de perdre des proches, être autonome et indépendant·e·x, etc. La question du coming out est centrale chez les personnes LGBTQIA+. Il s'agit d'un processus qui peut comprendre plusieurs phases (Cass, 1979 cité·e·x dans

---

<sup>15</sup> Terme signifiant le prénom assigné à la naissance d'une personne avant une transition de genre et qu'il ne choisisse un nouveau prénom.





Chauvin & Lerch, 2013, p. 36), allant du coming in (le fait de prendre conscience de son identité queer) à l'épanouissement. Cependant, ce n'est pas complètement linéaire puisqu'on fait des coming out tout au long de notre vie, dans toutes les sphères sociales (familles, travail, ami·e·x·s, etc.). C'est ce que développe « Eve Kosofsky Sedgwick [1990] (...) en montrant que, même sortis du placard, les homosexuel·le·s doivent constamment décider jusqu'à quel point révéler leur sexualité, ou quand la révéler lorsqu'ils rencontrent de nouvelles personnes » (Chauvin & Lerch, 2013, p. 36). Chaque personne LGBTQIA+ vit son identité à sa manière et doit pouvoir choisir comment, quand et à qui révéler son identité.

#### 5.2.4. Les stratégies visant un changement social : sensibiliser, éduquer, visibiliser

Certaines personnes ont expliqué que leur manière de répondre aux manifestations de LGBTphobies est d'éduquer les personnes non concernées qui ont un manque de connaissance, de recadrer lorsque des personnes ont des propos déplacés ou de se reposer sur la loi pénale sur l'interdiction de la discrimination en raison de l'orientation sexuelle. Pour Hélène, ça a parfois eu des résultats positifs.

*Tu mégenres pas une personne même en parlant dans le passé. Alors que pour quelqu'un qui est cis, c'est pas forcément une évidence, ce que je comprends tout à fait. Et du coup, j'ai pu au final presque les éduquer et ça a gommé chez eux certains comportements malsains et puis c'est cool (Hélène, 17 ans, elle, lesbienne et trans, Lausanne).*

Cependant, la sensibilisation, l'éducation et la visibilisation par les personnes concernées elleux-même fait encore une fois reposer la charge mentale et émotionnelle du changement sur ces personnes. Ces stratégies agissent ainsi au niveau individuel, la portée du changement est alors diminuée par le fait que cela reste des actions individuelles à l'échelle forcément limitée de leurs interactions sociales, au lieu de porter ces problématiques au niveau collectif et systémique. Ces stratégies se distinguent toutefois des autres stratégies citées dans le sens où elles visent un changement social.

Cattan et Leroy mettent d'ailleurs en avant le fait que les personnes queer élaborent des stratégies pour mener à ce changement social : « nombreuses sont les identités qui restent marginalisées, empêchées ou niées, d'où le développement de stratégies pour les rendre visibles malgré tout » (Cattan & Leroy, 2010, p. 17).

Pour conclure cette section, il apparaît que toutes ces stratégies reposent principalement sur l'initiative et la fonction individuelles des personnes, plutôt que sur une dimension collective de la





lutte contre les LGBTphobies. La société, l'état, les institutions ne prennent pas correctement leurs responsabilités, laissant ainsi les personnes queer gérer des problématiques systémiques elleux-même, et reproduisant des schémas hétérocisnormatifs et hétérocisexistes.

### 5.3. Quels besoins au sein des quartiers ? Quels enjeux pour l'animation socioculturelle ?

Cette dernière partie vise, d'une part, à saisir les besoins des jeunes en matière d'accompagnement, de soutien social et d'accessibilité aux espaces sociaux de leur quartier dont font partie les lieux d'animation. Les besoins exprimés par les jeunes sont de faire partie d'une communauté, de pouvoir affirmer leur identité dans des espaces sécurisés, d'avoir accès à des professionnel·le·x·s de confiance, soutenant·e·x·s et formé·e·x·s aux questions LGBTQIA+, ainsi qu'à des ressources et de la sensibilisation. D'autre part, elle cherche à mettre en lumière les enjeux pour l'animation socioculturelle pour répondre aux besoins de ces jeunes. L'enjeu principal est la mise en place d'une politique institutionnelle claire pour répondre aux enjeux systémiques que sont les questions LGBTQIA+. Des propositions de pistes d'action à mettre en place au sein des structures d'animation socioculturelle sont développées dans la conclusion de ce travail.

#### 5.3.1. Besoin de faire communauté et d'affirmer son identité dans des espaces sécurisés

Tout·es les jeunes rencontré·e·x·s ont évoqué le besoin d'appartenir à une communauté et d'avoir accès à des espaces de rencontre sécurisés où pouvoir être elleux-mêmes et donc affirmer leur identité. Pour Camille, le lieu d'animation qu'elle fréquente est un espace où se retrouvent ces ami·e·x·s queer.

*Parce que, déjà, tous les jeunes qui viennent ici, que je vois le vendredi, c'est mes amis. Ils sont très ouverts par rapport à ça. Et très progressistes, en fait. Et limite, je n'en connais pas un seul qui est hétéro (Camille, 16 ans, elle, il, iel, identité queer non spécifiée, Lausanne).*

Léo raconte qu'il se rend au sein d'une association spécialiste des questions LGBTQIA+, car elle y noue des liens d'amitié avec des personnes concernées par la thématique, dans une perspective communautaire.

*Par ici, j'ai surtout eu des... j'ai surtout rencontré des personnes assez sympatiques avec qui je peux discuter. Et puis aussi il y a une amitié, donc ça donne plus envie de venir (Léo, 21 ans, elle, il, iel, identité queer non spécifiée, village proche de la Riviera).*





Pour Morgan, cette communauté s'est créée dans ses liens amicaux. Elle explique ne pas trop aimer aller dans les espaces LGBTQIA+, mais qu'elle a su s'entourer de personnes concernées et ainsi se créer son propre espace queer.

*En même temps, j'ai besoin d'être entourée de gens queer parce que quand je regarde mes potes... Je peux pas faire des stats en deux secondes, mais est-ce que j'ai des potes hétéros ? Bonne question ! Non mais je suis même pas sûre... Les gens à qui je pense ils sont très peu hétéros vraiment donc sur le plan de l'orientation je vois bien que je me suis déjà fait mon propre espace queer donc je sais que j'ai besoin mais je prends d'autres chemins (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Pour Hélène, deux lieux ont eu une grande importance pour l'affirmation de son identité : l'association LGBTQIA+ qu'elle fréquente et le lieu d'animation dans lequel elle se rend et où elle dit avoir enfin pu être elle-même.

Toutes les personnes ont donc répondu avoir besoin, d'une manière ou d'une autre, d'une communauté qui permette de se sentir elleux-mêmes et de pouvoir affirmer leur identité sans avoir à faire face à du jugement. Iels se sont alors créés leurs propres espaces de sociabilité en fonction de leurs besoins individuels : lieux d'animation où il est possible de s'affirmer, associations LGBTQIA+ où les personnes nous comprennent mieux, entourage et amitiés queer.

Ces affiliations permettent de répondre à ces besoins d'appartenance, dans un processus d'empowerment<sup>16</sup>. Dans le texte « Où être gay aujourd'hui ? », l'auteur Colin Giraud mobilise les questions d'espaces urbains pour l'analyse des géographies queer. Il décrit les grandes villes comme ayant « offert des ressources aux gays et aux lesbiennes qui y ont construit des espaces et des pratiques de subversion » (2019, p. 4). Il ajoute, au sujet des Pride et des manifestations, qu' en renversant un stigmat social, ces rassemblements, rendant visibles les corps gays et lesbiens [et queer], souvent condamnés à demeurer privés et invisibles, tout en revendiquant la fierté d'une appartenance collective positive. (...) Les grandes villes occidentales ont donc constitué des cadres privilégiés pour la construction politique et militante des identités collectives LGBTQ (2019, p. 5).

---

<sup>16</sup> « Dans ses versions radicales et féministes, l'empowerment désigne un « processus sociopolitique » qui articule une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale transformative » (Bacqué & Biewener, 2013, p. 31).





C'est d'ailleurs ce que nous dit Morgan lorsqu'elle évoque son rapport aux Pride et aux Grèves féministes :

*J'adore être en Pride, où il y a un peu tout le monde qui est mélangé.  
J'adore être en grève du 14 juin. Je me sens comme dans une grosse meute ! (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*

Ces différents espaces communautaires sont donc des lieux primordiaux pour répondre aux défis notamment de visibilité, d'affirmation et d'acceptation de soi pour les personnes LGBTQIA+.

Mais aussi, ces espaces « safe » peuvent parfois être perçus comme excluant, dans le sens où pour faire face aux discriminations et exclusions vécues, certain·e·x·s jeunes n'ont pas d'autre choix que de se créer ces espaces sécuritaires « entre-soi », excluant parfois les personnes ne s'identifiant pas aux normes et identités auxquelles iels s'identifient, dans une visée protectrice, libératrice et de partage d'expériences communes. C'est ce qu'on nomme la mixité choisie ou la non-mixité, qui peut se définir comme

le fait de se réunir entre personnes appartenant à une ou plusieurs minorités opprimées et discriminées en excluant la participation de personnes appartenant aux groupes pouvant être oppressifs et discriminants (par exemple entre femmes et minorités de genre mais sans hommes cisgenres). Ces pratiques sont ponctuelles et ne s'opposent pas à l'existence d'autres temps et lieux d'échanges mixtes. Il s'agit d'un outil et non d'une fin en soi (Université d'Angers, Le mois du Genre, s.d.).

Cependant, on peut noter que lorsqu'on met en place des espaces en mixité choisie ou en non-mixité, cela implique de mener des réflexions profondes. En effet, s'il est désiré d'exclure les personnes appartenant aux groupes dits oppressifs, il existe aussi des dynamiques d'exclusions intracommunautaires. Lucie pose d'ailleurs la question des espaces en mixité choisie sans garçon cisgenre dans les lieux d'animation, comme les « accueils filles » et nomme le fait que cela peut exclure des personnes queer qui auraient besoin de participer à ce genre de réunion. Elle parle de l'exemple d'un ami gay qui passait son temps avec les filles et se demande comment justifier que lui puisse venir à ces « accueils filles » et pas d'autres garçons, sans renforcer involontairement le stigmatisme peut-être déjà vécu en tant que personne queer.

*Mais je pense quand même que d'ouvrir des espaces en non-mixité, mais ça veut dire par exemple... juste sans les garçons. Non, en fait, je sais pas comment dire... Je pense, par exemple, que, et même j'ai des amis qui ont*





*fait leur coming out... Un ami gay qui a fait son coming out méga tôt, et lui, il traînait qu'avec des filles et en fait je me dis, lui je pense qu'il aurait s'il devait être dans un centre d'animation, c'était pour traîner avec ses potes filles, je me dis, ça fait chier les endroits non mixtes ! Le problème c'est que je suis pas sûre qu'on répond à la problématique de personnes qui se sentent pas à l'aise avec ces groupes de gars (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

Pour clore cette section, on peut donc dire que les questionnements à avoir sur les ouvertures des espaces et sur la mixité choisie se jouent sur l'inclusion des communautés LGBTQIA+ dans leurs ensembles. Cela me permet de faire le lien avec la section suivante qui met en lumière le besoin pour les jeunes d'être en lien avec des professionnel·le·x·s de confiance et soutenant·e·x·s.

### 5.3.2. Des professionnel·le·x·s de confiance et soutenant·e·x·s

Plusieurs jeunes ont fait part de leur besoin d'être en lien avec des professionnel·le·x·s de l'animation socioculturelle en qui iels peuvent avoir confiance, qui se montrent soutenant·e·x·s, à qui iels peuvent demander de l'aide sans avoir peur d'être jugé·e·x·s et qui leur permettent de se sentir en confiance dans ces espaces de sociabilité entre pairs.

Par exemple, Léanne évoque le lien de confiance qu'elle a pu créer avec des animatrices du lieu qu'elle fréquentait et la manière dont elles ont pu accompagner des jeunes dans leur processus d'acceptation et d'affirmation d'identité.

*Du coup, ça faisait aussi qu'on pouvait discuter [avec les animatrices]. C'était les personnes déjà qui étaient avec nous. (...) C'est le lien qu'on crée aussi avec les personnes qui sont là-bas. C'est ça, en fait. On peut leur faire confiance totalement. Et puis, on sait qu'elles sont là au cas où il y a un problème. Et du coup... Je pense que ça a beaucoup aidé aussi le fait qu'on aime bien être là-bas (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Il y a donc un enjeu pour les animatrices qui est d'appliquer des méthodes de base de la formation en Travail social, à savoir : « établir une relation de confiance, sur les bases du respect et de la discrétion, apporter le soutien, le non-jugement, l'individualisation, l'aide concrète, l'aménagement de l'environnement, mais aussi, parfois, favoriser sa compréhension de lui-même par celui qui est à aider » (de Béchillon, 2009, p. 107). Cela permet aux jeunes qui n'ont pas de personne de confiance,





par exemple, chez elleux, de pouvoir se livrer aux animateurices, demander des conseils et de l'aide dans le but de pouvoir s'affirmer, comme l'exprime Léanne :

*Sinon je sais aussi qu'il y a des plus jeunes que nous qui ont de la difficulté à l'assumer [d'être queer] et je sais qu'à ce moment-là quand il y avait un adulte c'était plus facile parce que par exemple les animatrices elles ont pu aider cette personne à se sentir mieux en fait et à faire en sorte qu'elle ne se dise pas que ce que je suis c'est grave alors qu'en fait il n'y a rien de mal à être qui on est (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

L'importance de l'affirmation des identités sexuelles ou de genre diffère selon les personnes et peut être déterminante, ce qui implique de partir du principe que c'est important pour tout le monde, comme l'ont fait les animatrices de Léanne. Ses citations montrent d'ailleurs bien comment les animatrices ont réussi à créer un lien de confiance qui a eu un impact positif sur plusieurs jeunes. En effet, iels ont pu exprimer leurs besoins sans crainte d'être jugé et Léanne exprime qu'elle apprécie aller dans ce lieu d'animation pour ces raisons notamment. Cet environnement positif et le soutien des professionnels peuvent ainsi avoir un bon impact sur la santé psychique des jeunes. Le rapport de Recommandations pour la promotion de la santé psychique des élèves RADIX Fondation suisse pour la santé définit que

les enfants en bonne santé psychique montrent généralement de la joie de vivre et ont une attitude positive envers leur environnement. Ils éprouvent un sentiment d'appartenance, tant en classe qu'en dehors. Ils croient en leurs propres compétences, peuvent gérer la frustration et le stress, et donnent un sens à ce qu'ils font. Bien entendu, chaque élève peut avoir des hauts et des bas, tout en étant en bonne santé psychique » (2021, p.1).

Hélène souligne que de faire son coming out à la maison de quartier a contribué à faire évoluer les mentalités dans cet espace. Cependant, on voit aussi que cette responsabilité lui est retombée dessus, comme c'est souvent le cas pour les personnes queer qui se voient assignées cette charge de sensibilisation. Cette charge devrait cependant être portée par les animateurices, qui doivent non seulement rendre ces questions visibles, mais aussi prendre en compte les personnes queer de manière proactive, sans attendre d'éventuels coming out. Aussi, Lucie affirme qu'il y a des personnes queer au sein des lieux d'animation qui n'ont peut-être pas encore dévoilé leur orientation sexuelle et affective ou leur identité de genre et que les animateurices devraient aller à la rencontre des personnes « invisibles », les personnes qu'on voit moins dans le but de créer des espaces inclusifs pour touxtes.





*Mais aussi il faut se dire que dans les centres d'animation, il y a des jeunes queer, c'est obligé. Peut-être qu'ils ne le savent pas encore. (...) Mais pour ça, il faut vouloir aller vers les personnes invisibles, en fait. Oui, je pense qu'il faudrait beaucoup plus, mais même travailleurs sociaux, enfin, hors mur, par exemple, TSP, c'est arrêter de tout le temps aller checker les mêmes groupes qui sont aux mêmes endroits parce qu'il n'y a pas qu'eux en fait. Donc ouais je pense qu'en effet il y a un peu tout un travail à faire d'aller chercher les gens qui sont invisibles parce qu'ils sont invisibles c'est pas pour rien quoi (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

C'est donc par la visibilisation des problématiques LGBTQIA+, en prenant en compte les identités queer et en créant des relations de confiance que les personnes LGBTQIA+ seront mieux accompagnées dans les lieux d'animation. Cela implique que les professionnel·le·x·s soient proactif·ve·x·s et preneur·euse·x·s d'un changement de paradigme. C'est ce que Colin soutient : il trouve important que les adultes soient des adultes ressources, mais pour lui, ça ne suffit pas, il faut que les professionnel·le·x·s soient proactif·ve·x·s dans leur pratique.

*Parce qu'on peut avoir des adultes ressources mais qui sont complètement passifs, ça existe aussi et juste bah, voilà. (...) C'est comme par exemple pour du harcèlement ou ce genre de choses, c'est la même chose parce que bon on peut avoir des adultes ressources, mais des adultes ressources qui sont passifs, ils servent à rien (Colin, 18 ans, il, identité queer non spécifiée, village proche de Lausanne).*

Dayer met en lumière la violence reçue par les jeunes qui vivent ces expériences de banalisation par les adultes : « les élèves qui sont la cible de violences dans le champ éducatif et de formation soulignent qu'il est déjà très violent d'être la cible de violence, mais que c'est encore plus violent quand les adultes n'interviennent pas » (2017, p. 81). De plus, c'est un facteur qui peut certainement briser le lien de confiance primordial à l'accueil des jeunes LGBTQIA+.

### 5.3.3. Formation, ressources et sensibilisation

Pour qu'un lien de confiance puisse s'établir, les jeunes ont besoin d'adultes encadrant·e·x·s formé·e·x·s aux enjeux de la communauté LGBTQIA+. De telles formations permettent d'assurer un accompagnement adapté et de qualité à ces publics spécifiques. Cinq jeunes ont souligné l'importance, pour elleux, de pouvoir se référer à des adultes formé·e·x·s à l'accompagnement des





personnes queer dans les lieux d'animation, ou du moins, qu'ils disposent des ressources et des outils pour répondre aux besoins de ces jeunes.

*Ou sinon que même s'ils ne savent pas quoi dire, qu'ils sachent où aller chercher de l'aide (Léanne, 21 ans, elle, aime les filles, ville sur la Côte).*

Il existe ainsi un enjeu de formation et de sensibilisation pour les professionnel·le·x·s de l'animation socioculturelle comme l'exposent d'ailleurs Sylvie Métraux et Emmanuelle Anex de l'association Vogay : « sensibiliser les professionnel·le·s en apportant des connaissances, des savoir-faire et des savoir-être tout en les discutant participe à une politique globale d'inclusion des jeunes LGBTQIA+ » (Anex & Métraux, 2024, p. 8). De plus, il est nécessaire d'offrir un accompagnement évolutif adapté aux changements sociaux, par le biais de formations continues par exemple, mais aussi en restant à l'écoute des besoins des jeunes ainsi que de ces évolutions sociétales. Quant aux animatrice·s qui ne sont pas directement concerné·e·s par les questions LGBTQIA+, iels doivent accepter de faire évoluer leurs pratiques.

Dans cette même perspective, il convient de repenser notre vision du monde en dépassant l'hétéronormativité et la cisnormativité, afin de reconnaître que les publics, les jeunes, mais aussi les collègues, ne sont pas nécessairement hétérosexuel·le·s ou cisgenres. Cela permettrait aux personnes concernées de s'ouvrir plus facilement et peut-être de s'affirmer davantage, favorisant ainsi la mixité au sein des équipes et offrant une meilleure représentation pour les jeunes. C'est ce que nous dit Camille quand iel parle de l'expérience et de la vie personnelle des animatrice·s :

*Bah je pense que ouais c'est beaucoup plus facile de parler avec des animateurs et animatrices qui sont genre pas forcément... qui ont plus de connaissance qui sont plus là pour pouvoir dire juste d'expérience ou juste connaissance d'autres sites d'autres lieux socioculturels genre juste d'expérience aussi, de vie personnelle ça peut aussi aider parfois même c'est peut-être plus concret parce que du coup c'est une réelle personne et pas un groupe de personnes qui a vécu chacun des choses différentes et ça aide beaucoup (Camille, 16 ans, elle, il, iel, identité queer non spécifiée, Lausanne).*

Arianna Lucia Vassere de l'association LGBTQIA+ Imbarco Immediato renforce cette perspective en mettant en lumière l'importance des travailleuses sociales comme étant des modèles, positifs ou négatifs, pour les jeunes :





toute personne active dans le travail social est un modèle (positif et/ou négatif) pour les personnes avec lesquelles elle travaille. Une hypothèse positive (et éducative) serait qu'une personne ayant à faire à un·e professionnel·le ouvertement queer pourrait se sentir plus en sécurité au moment de faire son propre coming out et vivre son identité sexuelle plus librement et avec moins de craintes (2024, p. 15).

Hélène ajoute que les animateurices font parfois preuve d'un manque de connaissances des enjeux spécifiques liés aux transidentités :

*Et puis les animateurs là-bas, il y en a, en fait, ils sont pas formés sur la transidentité (...). Ouais et puis peut-être mieux écouter les jeunes. Et puis pour la prise en charge des jeunes trans, particulièrement si un jeune trans dit je veux me faire appeler comme ça, comme ça, accéder à sa demande, pas attendre 2 semaines de plus parce que ça peut être fatal (Hélène, 17 ans, elle, lesbienne et trans, Lausanne).*

Dans cette même approche, l'article «Travail social et interventions transaffirmatives auprès des jeunes » met en lumière les problématiques spécifiques rencontrées par les personnes trans dans les espaces du travail social, telles que le manque d'accessibilité des services, le refus de l'autodétermination, le non-respect des droits et libertés, le mégenrage, la vision binaire de l'identité et de l'expression de genre, des discours pathologisant et cisnormatifs (Faddoul & Baril, cité·x·s dans Pullen Sansfaçon et Denise Médico 2021). Les auteurices soulignent que « les approches transaffirmatives développées depuis quelques années, dans une optique de justice épistémique, reconnaissent les voix/savoirs des jeunes trans et constituent des leviers pour l'accès à des services sociaux et à des soins de santé appropriés, l'autodétermination et le respect de leurs droits, tout en faisant la promotion d'une vision non binaire et non rigide du genre » (2021, p. 161).

La sensibilisation passe aussi par une communication visiblement inclusive dans les lieux d'animation. Pour Lucie, par exemple, l'image véhiculée par les centres d'animation demeure celle d'un espace principalement réservé aux hommes cisgenres et hétérosexuels.

*Pour moi il y a un problème d'image et de ce qu'on montrait des centres de jeunes. Du coup je pense... Déjà de mettre en place une communication qui soit pour tout le monde, c'est-à-dire par exemple de passer dans les écoles, d'expliquer ce que c'est le centre, pour qui, comment, peut-être le visuel aussi, d'avoir un visuel... Parce qu'il y a des clips, vidéos sur les*





*centres, puis t'as des mecs qui sont en train de jouer au jour baby-foot, ça donne pas envie quoi, quand c'est déjà un peu tes oppresseurs de tous les jours (Lucie, 29 ans, elle, bie-pan, Lausanne).*

Pour conclure cette section, je cite Caroline Dayer qui met en évidence que « dans le cadre scolaire et de formation, la posture professionnelle des adultes joue un rôle prépondérant. L'information et la formation, une démarche réflexive et une connaissance des ressources internes et externes participent d'une démarche en amont (2017, p. 112). L'autrice pose ensuite les questions : « Comment ne pas être la seule personne à porter cette perspective ? Comment passer de la responsabilité individuelle à une éthique partagée ? » (p.112) C'est ce que nous voyons dans la section suivante sur le caractère systémique des LGBTphobies et les politiques institutionnelles.

#### 5.3.4. Enjeux systémiques et politiques institutionnelles

Si les LGBTphobies se manifestent au niveau individuel, il est important de mettre en lumière leur caractère systémique afin de passer d'une perspective individuelle à une pensée globale et de faire de ces problématiques une responsabilité collective en développant des réponses communes. L'approche systémique permet de mettre en évidence les discriminations touchant des groupes sociaux dits minoritaires, comme le sexisme, le racisme ou les LGBTphobies. On entend systémique à partir du moment où cela fait partie d'un système de discriminations, touchant plusieurs sphères de la vie, telles que le travail, la famille, le logement, en somme, les structures organisationnelles. Par exemple, Morgan m'a fait part de son point de vue sur le manque de moyens déployés dans certains quartiers populaires, abandonnés par les services publics. Pour elle, les centres d'animation doivent composer avec des moyens financiers et humains restreints, et c'est au niveau politique et institutionnel que des décisions déterminantes doivent être prises.

*Je pense qu'il y a des quartiers où il faut vraiment envoyer des putains de moyens, pas des flics si possible, parce que les populations étrangères ont souvent peur des flics (...). Ça ne me rassure pas du tout de croiser des policiers dans la rue. Mais je ne sais pas, des TSHM par exemple. Construire des trucs, je veux dire le multisport ils l'ont construit, moi j'habitais déjà plus dans ce quartier. Quand il y a des aménagements d'espace, il n'y a pas assez d'espaces herbeux. Donc en fait, j'aimerais bien te donner une réponse sur comment les centres de quartier peuvent faire, mais un bout, ma réponse idéale, elle ne se situe même pas au niveau des centres et des équipes. (...) Parce que le problème il est tellement au-dessus... (Morgan, 31 ans, elle, Genderfluid, Lausanne).*





Afin que les espaces soient véritablement sécurisés pour les personnes queer, que les professionnel·le·x·s soient à la fois soutenant·e·x·s et de confiance, et que des formations ainsi que des ressources adéquates soient mises à disposition, il faut mettre en œuvre des politiques institutionnelles qui répondent clairement aux enjeux systémiques que représentent les LGBTphobies et l'hétérocisnormativité, tout en étant correctement adaptées aux enjeux actuels. Encore une fois, nous évoluons dans une société hétérocisnormative, et les politiques publiques n'en sont donc pas exemptes, comme cela a d'ailleurs été démontré dans le chapitre consacré à « L'ordre cishétérosexuel ». Un réel changement est ainsi nécessaire, tout d'abord au niveau politique. Ce changement se fait petit à petit grâce à l'engagement des personnes concernées en politiques, d'une part, et au sein des services publics, d'autres part. Caroline Dayer illustre ceci dans son ouvrage *Le pouvoir de l'injure*, au niveau de l'enseignement :

le travail individuel et collectif se montre d'autant plus constructif qu'il s'inscrit dans un positionnement institutionnel clair et une démarche explicite de prévention des violences et des discriminations (référence à des plans d'études et des politiques éducatives, à des cadres légaux aux niveaux international, national, cantonal ; appui sur une charte revisitée ; création d'une culture commune). (...) L'éducation à la citoyenneté et le respect des droits humains s'insèrent dans des enjeux sociétaux et de politique publique plus globaux » (Dayer, 2017, p.p. 113-114).

En résumé, il s'agit de problématiques systémiques auxquelles les politiques doivent répondre en élaborant une politique institutionnelle claire et cohérente au sein des institutions, afin que celle-ci puisse avoir un impact réel sur les lieux d'animation, au lieu de se fier uniquement aux actions individuelles.

Il existe déjà des initiatives qui vont dans ce sens, comme par exemple une brochure issue du groupe de travail Queer de l'AFAJ (Association faîtière suisse pour l'animation socioculturelle enfance et jeunesse). Celle-ci a vu le jour en mars 2024, afin de proposer une base de réflexion sur les diversités queer dans l'animation socioculturelle enfance et jeunesse. C'est un document ressource de référence pour les équipes et j'y trouve d'ailleurs de nombreuses similitudes avec mes résultats.





## 6. Conclusion

Sur la base du travail effectué et des résultats d'analyse que j'ai pu découvrir à partir des entretiens des huit personnes rencontrées, je mets en évidence les principaux éléments dans cette conclusion, en lien avec la question de recherche. Je mets ensuite en lumière l'intérêt de la recherche pour le travail social, les perspectives et les pistes d'action qui pourraient être envisagées pour améliorer l'accompagnement des personnes queer dans l'animation socioculturelle. Enfin, je termine par une auto-évaluation et j'expose les limites de la recherche.

### 6.1. Intérêt de la recherche pour le travail social, perspectives et pistes d'action

En conclusion de cette recherche, je reviens sur la question de départ qui a été un fil rouge tout au long du travail : « En quoi l'animation socioculturelle peut-elle contribuer à prévenir les effets des manifestations de LGBTphobies vécues par les jeunes LGBTQIA+ au sein des quartiers ? ». Il s'agissait également de comprendre la façon dont sont vécues les manifestations de LGBTphobies par les jeunes LGBTQIA+ au sein de quartiers romands et saisir les stratégies mises en place par ces jeunes pour faire face à ces manifestations; de saisir leurs besoins en matière d'accompagnement, de soutien social et d'accessibilité aux espaces sociaux de leur quartier ; d'identifier des pistes d'action à mettre en place au sein des structures d'animation socioculturelle pour répondre aux besoins de ces jeunes et réduire les manifestations de LGBTphobies au sein des quartiers.

Ce travail de master a permis de mettre en lumière que les jeunes personnes LGBTQIA+ vivent des discriminations LGBTphobes importantes. Ces discriminations sont systémiques et prennent donc aussi place dans les espaces d'animation socioculturelle, où se côtoient d'ailleurs diverses formes de discriminations systémiques telles que le sexisme, l'homophobie, la transphobie, le racisme, etc. On constate ainsi que ce sont des lieux qui sont marqués par l'hétérocisnormativité et l'hétérocisexisme. Cela incite ces jeunes à développer des stratégies le plus souvent individuelles comme des stratégies d'évitement, de repli, d'adaptation et d'invisibilisation alors qu'ils auraient au contraire besoin de pouvoir affirmer leur identité sans avoir peur de se faire juger pour pouvoir se sentir pleinement citoyen·ne·x·s, occuper tous les espaces de façon sécuritaire et demander de l'aide quand ils en ont besoin. Pour ceux qui peuvent affirmer leur identité dans des lieux d'animation, les stratégies développées visent un changement social. Les jeunes font en effet un travail de sensibilisation, d'éducation et de visibilité dans les lieux d'animation fréquentés. On constate ainsi que la responsabilité repose à nouveau sur les personnes concernées elleux-mêmes.





On remarque également, comme on peut le voir dans la revue de littérature de ce travail et dans le document DOJ/AFAJ, que si l'animation socioculturelle a quelque peu commencé à questionner les rapports sociaux de genre, elle n'a pas encore bien pu se saisir des enjeux LGBTQIA+ au sein de ses espaces, des réflexions communes et des recherches. Elle est en effet en retard sur le sujet, étant donné que celui-ci commence seulement à être thématiqué. Une minorité de professionnel·le·x·s se forment et il s'agit très souvent de personnes concernées ou de personnes féministes soucieuses d'offrir un accompagnement adéquat, donc des personnes déjà bien sensibilisées à ces questions.

Les professionnel·le·s non concerné·e·s et plus éloigné·e·s de cette cause manquent ainsi souvent de formation. En effet, sans que ce soit forcément explicite ou conscient, les formations et les postures professionnelles restent très largement axées sur l'accompagnement de publics masculins, cisgenres, hétérosexuels et adolescents. Il est donc important de mettre en place de nouveaux modèles d'accompagnement qui reflètent les enjeux de la société contemporaine liés à la diversité LGBTQIA+. Toutes les professionnel·le·x·s devraient être tenu·e·x·s de se former en continu afin de s'adapter aux nouvelles réalités sociétales. Je relève par conséquent que la réalité concernant l'accompagnement des personnes LGBTQIA+ relève là aussi de décisions individuelles des professionnel·le·x·s de l'animation socioculturelle et pas au niveau institutionnel. Pour lutter contre les LGBTphobies vécues par les jeunes LGBTQIA+ au sein des quartiers, les enjeux pour l'animation socioculturelle se situent donc au niveau systémique et politique.

Les perspectives et pistes d'action que j'ai trouvées dans mes résultats se situent à plusieurs niveaux. Tout d'abord, il est essentiel de mettre en place une politique institutionnelle qui puisse agir au niveau systémique et politique, afin de réduire la charge que la situation impose aux individus et aux professionnel·le·x·s. Cela permettrait de renforcer la portée de l'action, qui a bien plus de chances d'avoir un impact si elle est menée de façon collective plutôt qu'individuelle. Les politiques en matière de droits des personnes LGBTQIA+ sont encore très laxistes, malgré les avancées décrites dans la problématique. Elles tolèrent par exemple encore les LGBTphobies dans la sphère privée et les droits des personnes queer restent inégaux par rapport à ceux des personnes cisgenres et hétérosexuelles. De plus, elles contribuent à la banalisation de l'homophobie et de la transphobie et l'impunité des actes LGBTphobes, ce qui envoie un message très négatif aux jeunes concerné·e·x·s.





Ces politiques institutionnelles claires permettraient, par exemple, de mettre à jour la formation dans les HES de Travail social dans l'idée de proposer des cours sur les enjeux LGBTQIA+ qui ne soit plus uniquement des modules à choix, mais des modules obligatoires à l'attention de toutes les travailleuses sociales. De plus, elles permettraient de mettre en place des formations continues pour les professionnel·le·x·s, en dehors des institutions, mais également à l'intérieur même des institutions afin de répondre aux besoins spécifiques et de proposer des ressources, des outils et des sensibilisations selon les contextes. Les résultats nous montrent également que les cadres institutionnels ne sont pas toujours clairs. On voit par exemple que la charte romande de l'animation socioculturelle (Federanim, 2018) ne formule pas explicitement les questions de LGBTphobies ni celles du racisme, du sexisme ou d'autres discriminations systémiques.

Il est donc nécessaire d'établir des cadres institutionnels clairs et des politiques explicitement inclusives, en intégrant la lutte contre les LGBTphobies et la création d'espaces sécuritaires et inclusifs dans les missions des animateurices ainsi que dans les chartes et dans les cahiers des charges. Ces politiques ainsi que des formations aux réalités LGBTQIA+ permettraient de répondre aux besoins identifiés notamment la création d'espaces de socialisation ouverts et sécuritaires, l'adoption d'une posture professionnelle inclusive, un accompagnement adapté aux enjeux de mixité sociale, et l'affirmation de la diversité dans les équipes. Cela offrirait aussi des modèles queer positifs, permettant aux jeunes de s'affirmer de manière positive.

## **6.2. Auto-évaluation du processus de recherche et limites de la recherche**

Tout d'abord, ce travail de master m'a permis d'analyser les discriminations subies par des jeunes personnes LGBTQIA+ dans des lieux d'animation. Le cadre imposé par les travaux de master requiert une orientation analytique précise, ce qui implique d'exclure des concepts. Cette analyse a donc été limitée à certains types d'espaces d'animation, contextes et quartiers. Il aurait été intéressant de mieux mobiliser le concept d'intersectionnalité, afin de mieux prendre en compte les questions de racisme et de classisme dans l'analyse des espaces de vie. Il aurait également été pertinent de prendre en compte une plus grande variété des espaces, comme les zones rurales et une plus grande diversité de quartiers, ainsi qu'une investigation plus poussée de l'espace public. De plus, j'ai choisi de ne pas examiner en détail les expériences individuelles en lien avec le genre, le sexe ou la sexualité, mais plutôt de me concentrer sur un panel collectif des problématiques LGBTQIA+. Ce choix de collectiviser les réponses plutôt que d'analyser les données en fonction du genre, du sexe ou de l'orientation sexuelle a pu limiter la profondeur du travail et la mise en lumière de certaines violences spécifiques.





Deuxièmement, je tiens à souligner la relation personnelle que j'ai eue avec ce travail. En tant que personne concernée par les questions queer et par le métier d'animation socioculturelle, les notions étudiées sont souvent liées à mon identité. Cela a ainsi pu avoir un effet thérapeutique, mais aussi un effet troublant entre mes vécus personnels et les concepts théoriques, rendant difficile la prise de recul. Aussi, le fait d'avoir été et d'être autodidacte sur certaines de ces notions, par intérêt personnel, a contribué à un mélange entre mes réflexions personnelles et l'analyse thématique.

Enfin, ce travail a laissé certaines questions en suspens tout en ouvrant d'autres. Il montre bien le caractère systémique des LGBTphobies et le manque de politiques claires. Les questions qui restent en suspens concernent les dynamiques d'inclusion et d'exclusion ainsi que la mixité des publics. Comment faire coexister des publics qui ont des parcours de vie très différents et qui ne se comprennent pas ? Est-il nécessaire que ces espaces soient mixtes ou faudrait-il créer plus souvent des espaces ou des moments de non-mixité ou en mixité choisie ? En attendant de trouver des réponses et en amont des changements de paradigme dans les lieux d'animation, qui peuvent prendre du temps, il est important de fournir davantage de moyens aux espaces et aux associations spécialisées par et pour les personnes LGBTQIA+, afin de continuer à développer des pratiques émancipatrices pour toutes et, peut-être, de favoriser une cohabitation harmonieuse dans les mêmes espaces un jour.





## 7. Bibliographie

Alessandrin, A. (2018). *Sociologie des transidentités*. Paris : Le Cavalier Bleu.

Alessandrin, A., Dagorn, J. & Charasse, C. (2020). *Quelle ville pour les LGBT ? Le rôle de la ville dans la lutte contre les discriminations*. hal-03135150f.

Alessandrin, A. & Dagorn, J. (2020). *Introduction : le rôle de la ville dans la lutte contre les discriminations. Le rôle de la ville dans la lutte contre les discriminations*. hal-04597961f.

Alessandrin, A. & Dagorn, J. (2023). *Discriminations dans la ville : sexismes, racismes et LGBTphobies dans l'espace public*. Double ponctuation.

Alessandrin, A. & Raibaud, Y. (2013). Les lieux de l'homophobie ordinaire. *Cahiers de l'action*, 40, 21-26. <https://doi.org/10.3917/cact.040.0021>

Ayral, S. & Raibaud, Y. (2014). Une autre voie pour l'éducation des garçons ? Pour en Finir avec la fabrique des garçons. *Maison des Sciences d'Aquitaine - Collection Genre, cultures, sociétés*, 2, 261-270.

Babecki, S., Balmer, R., Blanchard, A., Bender, G., Corbaz, N., Ercolano, C., Guisan, V., Kuhn, S., Mettan, S., Migy, M., Morattel, L., Pignat, L., Ristic, G., Suppa, P., Surde, A., Thétaz, C., Troillet, P., & Widmer, A. (2018). Charte romande de l'animation socioculturelle. *Federanim*.

Bacqué, M. & Biewener, C. (2013). L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? *Idées économiques et sociales*, 173, 25-32. <https://doi.org/10.3917/idee.173.0025>

Balla, S. 2024. Positionnalité. *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/gea2f270>





Bastien Charlebois, J. (2011). Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité. *Reflets*, 17 (1), 112–149.

Blanchet, A. & Gotman, A. (2013). « *L'entretien* ». Paris : Armand Colin.

Broqua, C. (2009). L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant. *Genèses*, 75, 109-124. <https://doi.org/10.3917/gen.075.0109>

Castra, M. (2010). Socialisation. *in Les 100 mots de la sociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 97-98.

Cattan, N. & Leroy, S. (2010). La ville négociée : les homosexuel(le)s dans l'espace public parisien. *Cahiers de géographie du Québec*, 54(151), 9–24. <https://doi.org/10.7202/044364ar>

Cayouette-Remblière, J., Lion, G. & Rivière, C. (2019). Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace: Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus. *Sociétés contemporaines*, 115, 5-31. <https://doi.org/10.3917/soco.115.0005>

Chamberland, L. (s.d.). L'impact de l'homophobie et de la violence homophobe sur la persévérance et la réussite scolaires. Fonds de recherche sur la société et la culture Québec. Université du Québec à Montréal.

Chamberlan, L. (2019). Hétérosexisme. *Anthropen*. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.107>

Chbat, M., Pagé, G., Côté, I., Blais, M. (2023). La famille choisie toujours d'actualité ? Vers une diversification des formes de liens familiaux pour les minorités sexuelles et de genre au Québec », *Genre, sexualité & société*.





Clair, I. (2010). Normes. *in Les 100 mots de la sociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Que Sais-Je ? », pp. 83-84.

Chauvin, S. & Lerch, A. (2013). II. Les clés du placard : homophobie, *coming-out*, communautés. Dans : Sébastien Chauvin éd., *Sociologie de l'homosexualité* (pp. 22-38). Paris: La Découverte.

Clair, I. (2012). Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel. *Agora débats/jeunesses*, 60, 67-78. <https://doi.org/10.3917/agora.060.0067>

Coslin, P. G. (2007). *La socialisation de l'adolescent*. Paris : Armand Colin.

Curieux. (2022, 3 mai). « *L'homosexualité est contre-nature* ». *Déconstruisons cette affirmation*.

<https://www.curieux.live/2022/05/03/lhomosexualite-est-contre-nature-deconstruisons-cette-affirmation/>

Dallera, C., Malatesta, D. & Togni, C. (2018). L'émergence de l'animation socioculturelle sous le regard du genre. L'exemple des centres de loisirs lausannois 1960-1980. *Revue suisse de travail social*, 23, 11-27.

Dayer, C. (2017). *Sous les pavés, le genre. Hacker le sexisme*. La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.

Dayer, C. (2017). *Le pouvoir de l'injure*. Le Tour d'Aigues : Editions de l'Aube.

Dayer, C. (2022, 27 juin). *(Ré) agir face à l'homophobie et la transphobie*. REISO. <https://www.reiso.org/document/9213>





Carbajal, M. & Fridez, E. (2021, 8 février). *Une étude chiffre le harcèlement de rue à Fribourg*. REISO. <https://www.reiso.org/articles/themes/politiques/6976-une-etude-chiffre-le-harcèlement-de-rue-a-fribourg>

Céméa Formation. (s.d.). *L'éducation populaire*.

<https://cemea-formation.com/bafa/education-populaire#:~:text=L'%C3%89ducation%20populaire%20est%20un,des%20institutions%20traditionnelles%20d'enseignement>.

de Béchillon, C. (2009). Le travail social, formation à l'accompagnement. *Empan*, 74, 107-112. <https://doi.org/10.3917/empa.074.0107>

Delebarre, C. & Genon, C. (2013). L'impact de l'homophobie sur la santé des jeunes homosexuel·le·s. *Cahiers de l'action*, 40, 27-36. <https://doi.org/10.3917/cact.040.0027>

Denis, J., Guillemette, F. & Luckerhoff, J. (2019). Introduction : les approches inductives dans la collecte et l'analyse des données. *Approches inductives*, 6 (1), 1–9. <https://doi.org/10.7202/1060042ar>

Dufresne, R. (2011). L'homosexualité dans la littérature pour la jeunesse. *Lurelu*, 33(3), 17–19. <https://www.erudit.org/fr/revues/lurelu/2011-v33-n3-lurelu1500969/60943ac.pdf>

Espineira, K. & Thomas, M. (2022). « On ne peut pas être trans et neuroatypique. ». Dans : , K. Espineira & M. Thomas (Dir), *Transidentités et transitude: se défaire des idées reçues* (pp. 101-106). Paris: Le Cavalier Bleu.

État de Vaud. (2021, 18 mai). *Lutte contre l'homophobie et la transphobie dans les lieux de formation*. <https://www.vd.ch/toutes-les-actualites/actualite/news/14442i-lutte-contre-lhomophobie-et-la-transphobie-dans-les-lieux-de-formation>





Faddoul, M. & Baril, A. (2021). «Travail social et interventions transaffirmatives auprès des jeunes», dans Annie Pullen Sansfaçon et Denise Médico (2021). *Jeunes trans et non binaires: de l'accompagnement à l'affirmation*, Montréal, Éditions du remue-ménage, p. 159-176.

[https://www.academia.edu/49004432/Travail social et interventions transaffirmatives aupr%C3%A8s des jeunes](https://www.academia.edu/49004432/Travail_social_et_interventions_transaffirmatives_aupr%C3%A8s_des_jeunes)

Fidolini, V. (2019). L'hétéronormativité. Dans : Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales: Pour des savoirs résistants* (pp. 798-804). Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.coper.2019.01.0798>

Gauthier, M. & Mercier, E. (2017). Perspectives queer et féministes pour un regard critique sur l'intimité dans les médias numériques, *Genre, sexualité & société*. URL : <http://journals.openedition.org/gss/3950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.3950>

Giraud, C. (2019). Où être gay aujourd'hui ?. Dans : Fondation Copernic éd., *Manuel indocile de sciences sociales: Pour des savoirs résistants* (pp. 783-797). Paris: La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.coper.2019.01.0783>

Gonzalez, C. (2021, 3 décembre). Le coming in [podcast audio]. In *Question Q*. RTS. <https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio/le-coming-in-25783702.html>

Goyer, M. F., Blais, M., & Hébert, M. (2015). Intimidation homophobe, stratégies d'adaptation et intégration de l'orientation sexuelle [Homophobia, coping strategies, and sexual identity formation among LGBT youths]. *Fractal : revista de psicologia*, 27 (3), 187–194. <https://doi.org/10.1590/1984-0292/1489>

Groupe romand de coordination Travail de bachelor. (2008, février). *Code d'éthique de la recherche*. [https://my.hetsl.ch/fileadmin/my-eesp/etudiant-ts/modules/TB/Do\\_CodeEthiqueRecherche.pdf](https://my.hetsl.ch/fileadmin/my-eesp/etudiant-ts/modules/TB/Do_CodeEthiqueRecherche.pdf)





Häusermann, M. (2014). L'impact de l'hétérosexisme et de l'homophobie sur la santé et la qualité de vie des jeunes gays, lesbiennes et bisexuel-les en Suisse. *Le droit de l'enfant et de l'adolescent à son orientation sexuelle et à son identité de genre*. Sion : Institut universitaire Kurt Bösch, 92-106.

Kaufmann, J-C. (2016). *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.

Latifi, Q. (2021, 3 mai). L'accueil libre, une école de la démocratie. *REISO*.  
<https://www.reiso.org/document/7361>

Légal, J.-B., Delouée, S., (2015). *Stéréotypes, préjugés et discrimination*. Malakoff : Dunod.

Lépinard, E. & Mazouz, S. (2019, 12 février) Cartographie du surplomb. Ce que les résistances au concept d'intersectionnalité nous disent sur les sciences sociales en France. *Mouvements*.  
Récupéré de

<http://mouvements.info/cartographie-du-surplomb/>

Liébert, P. (2015). Le besoin d'appartenance. Dans : , P. Liébert, *Quand la relation parentale est rompue: Dysparentalité extrême et projets de vie pour l'enfant* (pp. 29-44). Paris: Dunod.

Masse. M. (2018). Autodétermination : enjeux et limites pour le travail social. *Actualité sociale* 75 (juillet-août 2018). Pp. 18-19.

Métraux, S. et Anex, E. (2024). Intégrer la thématique LGBTQIA+ au sein de l'ASC. *Info animation*, 60, 8.

Montréal Campus. (2024, 14 février). *Assez de représentation queer au grand écran?*





<https://montrealcampus.ca/2024/02/14/assez-de-representation-queer-au-grand-ecran/#:~:text=Catherine%20Lemieux%2DLefebvre%20soul%C3%A8ve%20%C3%A9galement,m%C3%A9rite%20pas%20d'%C3%AAtre%20racont%C3%A9e.>

Petit, M.-P., Chamberland L., Richard G. & Chevrier M. (2012). Jeunes de minorités sexuelles victimes d'homophobie en milieu scolaire : quels facteurs de protection?. *Canadian Journal of Community Mental Health*. **30** (2): 13-29. <https://doi.org/10.7870/cjcmh-2011-0014>

RADIX Fondation suisse pour la santé. (2021, 3 novembre). *Diversité*. Radix. <https://www.radix.ch/fr/ecoles-en-sante/offres/schoolmatters/livres/une-contribution-au-developpement-de-lecole-avec-la-sante-psychique/07-diversite/introduction/>

Raibaud, Y. (2007). Genre et loisirs des jeunes. *Empan*, 65, 67-73. <https://doi.org/10.3917/empa.065.0067>

Raibaud, Y. & Gillet J.-C. (2006). *Mixité, parité, genre : quels enjeux pour l'animation ?* France. pp. 265-270.

RTS. (2022, 28 avril). *Les femmes sont surtout harcelées par des inconnus et dans la rue, selon une étude*.

<https://www.rts.ch/info/suisse/13052844-les-femmes-sont-surtout-harcelees-par-des-inconnus-et-dans-la-rue-selon-une-etude.html>

Salès-Wuillemin, E. (2006). La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale. Paris : Dunod, pp.365 *PsychoSup*.

SOS homophobie (s.d.). *Homophobie*.

<https://www.sos-homophobie.org/informer/definitions/homophobie>





Sos-homophobie. (s.d.). *Mégenrer*.

<https://www.sos-homophobie.org/informer/definitions/megenrer>

Strauss, A. & Corbin, J. (2003). L'analyse de données selon la *grounded theory*. Procédures de codage et critères d'évaluation. *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte, p. 363–379.

Université Angers. (s.d.). *Non-mixité/Mixité choisie*. Le mois du genre.

<https://moisdugenre.univ-angers.fr/2022/02/24/non-mixite-mixite-choisie/>

Udrisard, R., Stadelmann S. & Bize R. (2022). Des chiffres vaudois sur la victimisation des jeunes LGBT. *Raisons de santé*, 329. <https://doi.org/10.16908/issn.1660-7104/329>

UQAM. (2023, 30 mars). *Diversité sexuelle au travail: les obstacles vécus par les personnes LGBTQ2+*. UQAM.

<https://actualites.uqam.ca/2023/diversite-sexuelle-travail-obstacles-lgbtq/#:~:text=%C2%ABLes%20personnes%20LGBTQ2%2B%20doivent%20constamment,charge%20mentale%2C%20souligne%20la%20chercheuse.>

Vassere, A. (2024). Résumé « chaque personne mérite d'être respectée ». *Info animation*, 60, 15.

Vuattoux, A. (2013). Penser les masculinités. *Les Cahiers Dynamiques*, 58, 84-88. <https://doi.org/10.3917/lcd.058.0084>





## Annexes





## Liste des annexes

- Annexe I. Guide d'entretien
- Annexe II. Flyer recherche participant·e·x·s
- Annexe III. Consentement éclairé





## GUIDE D'ENTRETIEN - ESQUISSE

### Avant le début de l'entretien

- Accueillir l'interviewé·e·x (selon le lieu) et proposer à boire
- Créer un climat agréable et de confiance avec l'interviewé·e·x
- Tutoiement ou vousoiement ? Pronoms ?

### Introduction de l'entretien

- Demander à la personne si on peut commencer et remercier pour la participation
- Présentation de la recherche (voir document consentement)
- Expliquer la confidentialité, l'anonymat et l'utilisation des données
- Définir la durée de l'entretien (30 minutes à 1h)
- Expliquer à la personne qu'on va enregistrer l'entretien et pourquoi, et que je suis la seule à l'entendre et qu'il sera ensuite retranscrit avec noms d'emprunt et anonymisation
- Dire que s'il ne veut pas répondre à des questions, il ne faut pas hésiter à me le dire, il n'y a aucun problème
- Demander si la personne a des questions

### 1ère question

Commencer avec les questions sur le quartier :

*On va discuter un peu de ton quartier, des espaces socioculturels qu'on y trouve, comment tu t'y sens et comment tu as vécu le fait d'être queer dans ton quartier.*

*Pour commencer,*

**Demander des exemples / Demander des choses concrètes**

**Relancer avec des demandes d'exemplifier**

**Partir des activités, avec qui iels sont et de où iels vont**

### Partie thématiques

- **Thématique 1 : contexte personnel et du quartier**
  - o *C'est quoi ta semaine semaine-type ?*
  - o *Est-ce que tu peux m'expliquer comment est ton quartier ?*
  - o *Est-ce que ça fait longtemps que tu vis là ?*
  - o *Est-ce que tes ami·e·x·s vivent dans le quartier ?*
- **Thématique 2 : être queer dans son quartier**
  - o Sous thématique 1 : quartier
    - *Comment c'est pour toi d'être queer dans ton quartier ? (espace public, lieux de rencontre, autre, ...)*
    - *Comment tu t'y sens ?*
    - *Quelles sont tes impressions ?*
    - *Quels sont les difficultés et les aspects négatifs vécus dans ton quartier ?*





- *Quels ont été les facilités ou facilitateurs et les aspects positifs vécus dans ton quartier ?*
- *Est-ce que tu y vis de l'homophobie/de la transphobie ? Si oui, peux-tu m'en dire plus ? Comment tu vis l'homophobie/la transphobie ?*
- *Qu'est-ce que tu fais quand tu vis de l'homophobie/de la transphobie ?*
- Sous thématique 2 : lieu d'animation socioculturelle
  - *Comment c'est d'être queer dans ton centre de quartier ?*
  - *Quel est ton lien avec le centre ou la maison de quartier ?*
  - *Comment tu t'y sens ?*
  - *Est-ce que tu te sens accueilli·e·x ? Bienvenu·e·x ?*
  - *Quelles sont tes impressions ?*
  - *Quels sont les difficultés et les aspects négatifs vécus dans ton centre de quartier ?*
  - *Quels ont été les facilités ou facilitateurs et les aspects positifs vécus dans ton centre de quartier ?*
  - *Est-ce que tu y vis de l'homophobie/de la transphobie ? Si oui, peux-tu m'en dire plus ? Comment tu vis l'homophobie/la transphobie ?*
  - *Qu'est-ce que tu fais quand tu vis de l'homophobie/de la transphobie ?*
  - *Dans ces espaces, est-ce que tu t'affiches queer ou pas ? Pourquoi ?*
- **Thématique 3 : besoins**
  - Sous thématique 1 : besoins quartier
    - *Quels sont tes besoins dans ton quartier ? (accompagnement, soutien social et accessibilité aux espaces sociaux)*
    - *Quels sont tes envies pour ton quartier ?*
  - Sous thématique 2 : besoins animation
    - *Quels sont tes besoins au centre de quartier ?*
    - *Qu'est-ce que ça pourrait t'apporter d'aller au centre ?*
  - Sous thématique 2 : besoins généraux
    - *Quels sont tes besoins en terme d'espace de rencontre/de lieu, globalement, même hors de ton quartier ?*
- **Thématique 4 : pistes d'action**
  - Sous thématique 1 : pistes
    - *Qu'est-ce qui pourrait être fait dans les quartiers pour que tu t'y sentes mieux ?*
    - *Qu'est-ce qui pourrait être fait dans les centres de quartier pour améliorer l'accueil des personnes queers ?*

## Conclusion

- Dernière question : *Est-ce que tu souhaites ajouter quelque chose ?*
- Conclusion
- Remercier
- Demander si la personne a des questions





## Relances

### Relances de précisions

*Incitent à faire un retour réflexif sur ce qu'il vient de dire, à argumenter, nuancer ou appuyer les propos*

- ...et j'ai beaucoup de contacts avec ma famille.
- Vous avez beaucoup de contacts avec votre famille?
- A quelle occasion?

### Relances reformulations

*Permet de confirmer l'interprétation de l'enquêteur sur les dires de l'interviewé, de vérifier ce que l'interviewé vient de dire en lui demandant si c'est bien cela qu'il a voulu dire. Invite l'interviewé à se situer par rapport à une interprétation*

- Si je comprends, pour vous c'est...
- Vous voulez dire que...
- Ainsi, selon vous, vous avez ...
- Donc vous diriez que...
- Mais alors pensez-vous que...

### Relances d'orientation

*Lorsqu'un thème est épuisé, lorsque l'interviewé s'égaré sur un sujet qui ne nous concerne pas. Réorientation en gardant si possible un lien avec ce qui vient d'être dit*

- Vous avez mentionné avant que vous ... . Pouvez-vous m'en dire plus?
- Changeons un peu de sujet. Pouvez-vous me parler un peu de...





# Recherche participant·e·x·s

Pour mon Travail de master, je recherche des personnes qui souhaitent s'exprimer sur leur expérience en tant que personnes LGBTQIA+ au sein d'un centre de quartier\* ou de leur quartier

**Des espaces  
communautaires  
accessibles et  
ouverts à touxtes ?**

**L'animation  
socioculturelle de  
quartier pour et avec  
les jeunes LGBTQIA+ ?**

- Tu as 16 ans ou plus
- Tu t'identifies comme LGBTQIA+
- Tu vis dans un quartier où se trouve un centre ou une maison de quartier (expériences passées bienvenues)

Pour plus d'informations, tu peux contacter Laura Favre, étudiante en master en Travail social, par e-mail ou téléphone :  
laura.favre@master.hes-so.ch  
0041 79 841 54 94

\*centre d'animation, maison de quartier, centre de loisirs, etc.





## Annexe III. Consentement éclairé

### **Thématique du Travail de Master**

Malgré les avancées en matière de droits des personnes LGBTQIA+ ces dernières années en Suisse, de nombreuses tensions prennent encore place dans les espaces publics et politiques. Le milieu scolaire n'est pas épargné, car, selon les statistiques, les élèves LGBTQIA+ vivent davantage de violences et présentent une moins bonne santé mentale que leurs camarades non concerné·es. Pour répondre à ces enjeux, le Canton de Vaud met en place de nouvelles mesures de lutte contre l'homophobie et la transphobie en milieu scolaire. Qu'en est-il des domaines du travail social, et plus particulièrement de l'animation socioculturelle ?

Ce travail s'intéresse à l'enjeu pour l'animation socioculturelle d'ouvrir des espaces communautaires accessibles et ouverts à toutes les jeunes, tout en évitant que certain·e·s d'entre elleux ne vivent des violences ou de la stigmatisation. En partant des missions de l'animation socioculturelle et dans le but de proposer un accompagnement égalitaire à tous les publics, ma question de recherche est : « En quoi l'animation socioculturelle peut-elle contribuer à prévenir les effets des manifestations de LGBTphobies vécues par les jeunes LGBTQIA+ au sein des quartiers ? ». Afin d'y répondre, je souhaite récolter des données qui puissent mettre en avant l'expérience de personnes concernées.

### **Consentement éclairé**

#### **Engagements de l'étudiante et protection des données**

La filière de Master de Travail social de la HES-SO travaille conformément aux dispositions de la loi fédérale sur la protection des données et se fonde sur le Code éthique de la recherche du travail social.

Dans le cadre de ce Travail de master, je, Laura Favre, mène un entretien avec \_\_\_\_\_ . Je collecte et enregistre sous forme de fichier audio les informations sur les expériences des personnes LGBTQIA+ dans leur quartier.

Après l'enregistrement de l'entretien, je le transcris et la transcription sera utilisée pour le travail de master.

Je m'engage à rendre les données personnelles anonymes, c'est-à-dire que tous les noms et autres références (lieu de travail, lieu de résidence, ...) qui permettraient de tirer des conclusions sur la personne interviewée seront supprimés. Des parties des énoncés peuvent être citées, mais toujours sous forme anonyme.

Je m'engage à sauvegarder les enregistrements dans un lieu sécurisé et à les détruire à la fin de la recherche.

Je m'engage à vous restituer les résultats de la recherche, si vous le souhaitez.





Votre participation à l'entretien et votre consentement à l'utilisation des données telles que décrites ci-dessus sont volontaires.

Vous avez la possibilité de révoquer votre consentement à tout moment. Cela n'entraînera aucun inconvénient pour vous.

### Déclaration de consentement de la personne interviewé·e·x

- J'ai reçu, lu et compris la fiche d'information sur le projet de recherche mentionné ci-dessus.
- J'ai eu l'occasion de poser des questions avant l'entretien.
- Je suis conscient·e·x que ma participation à l'entretien est volontaire et je peux retirer mon consentement à tout moment.
- J'ai reçu une copie des informations ainsi que la présente déclaration de consentement qui se fait en deux exemplaires, un pour moi et l'autre est conservé par l'étudiante de la Filière MATS, HES-SO.
- Je déclare consentir à ce que mes données, comme prévu par cette fiche d'information, peuvent être utilisées.
- Je souhaite que les résultats me soient communiqués : oui  non   
(adresse e-mail ou numéro de téléphone \_\_\_\_\_)

### Personne interviewé·e·x

---

(Nom, prénom)

---

(lieu, date, signature)

### Étudiante

---

(Nom, prénom)

---

(lieu, date, signature)

